LES DEUX

REINES DE FRANCE

DRAME AVEC CHŒURS

EN QUATRE ACTES, EN VERS

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

De l'Académie Française

MUSIQUE

DE CHARLES GOUNOD

DEUXIÈME ÉDITION.





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865



PRÉFACE

Mon drame des *Deux Reines*, dont la presse avait bien voulu s'occuper, est interdit.

La commission d'examen s'en étant référée à l'administration supérieure, M. le ministre, avec sa bienveillance habituelle, me permit de plaider ma cause devant lui par une lettre.

Voici cette lettre :

« Monsieur le Ministre,

« Menacé de perdre le fruit d'un long travail, et surtout de le faire perdre au compositeur éminent qui a bien voulu s'associer à moi, je demande à Votre Excellence la permis-

sion de lui dire, pour ma défense, ce que je crois la vérité. Si je ne m'abuse, un des premiers soins du ministère des beaux-arts doit être de prêter appui aux œuvres sérieuses, difficiles, et qui ont l'art pour principal objet.

« A ce titre, il me semble qu'un écrivain dramatique qui consacre trois années à écrire une pièce en vers, qui s'efforce de reproduire fidèlement un des faits de notre histoire les plus importants au point de vue moral, qui essaye pour cet ouvrage une forme de drame demi-lyrique, encore nouvelle en France et à laquelle se rattachent en Allemagne les noms réunis de Gœthe et de Beethoven, qui a le bonheur d'avoir pour collaborateur dans ce travail l'auteur de *Faust*, qui obtient le concours d'une artiste tragique dont la gloire est européenne, madame Ristori, et qui enfin a l'heureuse chance d'entendre MM. les examinateurs eux-mêmes louer la valeur littéraire de son ouvrage, il me semble, dis-je, que cet écrivain a quelque droit d'attendre de la part du ministère des beaux-arts un encouragement et un soutien.

« Quels motifs peuvent donc s'opposer à la représentation de ma pièce ?

« MM. les examinateurs en allèguent deux : le premier, et le plus grave, est que je touche à une question brûlante, et par conséquent dangereuse, le pouvoir pontifical.

« Je pourrais répondre que je ne mets en scène qu'un passé très-lointain ; que, dans ce passé même, je ne peins que cette puissance morale et moralisatrice de la papauté, devant laquelle tous les partis s'inclinent, et que, par conséquent, la situation présente n'a rien à faire avec mon

drame. Je serai plus sincère : oui, les circonstances donnent à ce tableau du moyen âge une sorte d'actualité; oui, la représentation de l'ouvrage leur devra, je le crois, je l'espère, un degré de plus d'émotion et de vivacité de sentiments.

« Mais où est le mal? Cette émotion sera-t-elle fâcheuse? Cette vivacité de sentiments sera-t-elle un danger? Voilà le point à établir. Que les écrivains dramatiques s'emparent des questions actuelles, vivantes, c'est leur droit, je dirai même leur devoir, et l'administration des beaux-arts doit les y encourager, pourvu qu'en touchant aux passions présentes, ils aient pour objet d'animer les esprits sans les troubler, c'est-à-dire de ne les exciter qu'en faveur d'une cause juste, et reconnue juste par tout le monde.

« Or, quel est le point fondamental de mon drame, le pivot autour duquel tout tourne, sur lequel tout s'appuie? La destruction dans le monde d'un droit monstrueux que nous avaient légué les païens et les barbares, le droit de répudiation.

« Quand la papauté défend cette cause, elle défend la civilisation et la famille; la louer sur ce point, ce n'est que dire ce qui est dans le cœur de tous, et, puisque l'on m'oppose la question d'opportunité, je répondrai que rien n'est plus opportun que de reconnaître hautement un des bienfaits du pouvoir pontifical au moment même où il nous accuse d'ingratitude, et de glorifier sa mission morale et évangélique, quand il nous reproche notre impiété.

« Pour moi, dévoué de cœur à toutes les idées du XIX[e] siècle, j'ai été heureux de saluer l'Église comme notre



prédécesseur a tous dans cette grande lutte pour la défense du mariage et des femmes : elle y a acquis une gloire qui dure encore, parce qu'alors elle représentait le progrès ; et c'est partir du même principe que rendre hommage en elle à ce qui ne peut pas périr, et repousser ce qui ne peut pas renaître.

« On m'oppose encore la lutte forcément établie, dans mon drame, entre le pape et le roi. Mais Philippe est-il abaissé devant le légat comme roi ?... Jamais. L'interdit même, est-ce un légat romain qui le lance ?... Non ; c'est un ancien compagnon d'armes de Philippe ; c'est au nom de la France !... Quand le roi cède, est-ce à la voix du légat ? Non : c'est aux prières de son peuple, c'est au cri de sa propre conscience. Il lève les mains aux ciel et s'écrie : *Je suis vaincu, Seigneur !...* Et quel est le dernier mot de l'ouvrage, celui qui le résume ?

Roi, tu n'es pas vaincu ! l'Évangile est vainqueur !

« Je le demande, quel péril peut offrir la représentation d'un fait historique mettant en lumière cette idée morale, et placé à sept cents ans de distance ?

« Je crois donc pouvoir, en toute sûreté de conscience, prier Votre Excellence de laisser mon drame se produire devant le public, mais se produire tel qu'il est.

« MM. les examinateurs s'alarment de quelques railleries toutes générales, applicables à tous les temps, et demandent qu'on me les ôte ; je demande qu'on me les laisse. D'abord, on n'a pas trop de toutes ses armes pour livrer cette rude

bataille qu'on appelle la première représentation d'un ouvrage en quatre actes, en vers. Puis, enlever à un tableau du moyen âge le cortége des petites malices populaires, c'est lui ôter la vérité; et, quant à mon drame lui-même, il y perdrait un de ses éléments de succès, la lumière et la gaieté.

« Ajouterai-je que, si j'étais un grand pouvoir, je serais, ce me semble, un peu blessé de cette *sollicitude*, qui, me croyant menacé par le moindre souffle d'air, voit un péril pour moi dans un éclat de rire, et je prierais ces timorés d'être un peu moins modestes pour mon compte.

« Qu'il me soit permis de finir par un fait assez singulier. En 1808, mon père écrivit un ouvrage dramatique intitulé *la Mort d'Henri IV*. La censure, le ministre de l'intérieur, le ministre de la police opposèrent un *veto* absolu à la représentation de la pièce. Ils y voyaient mille dangers. C'était donner carrière aux démonstrations les plus regrettables, à l'explosion des sentiments les plus hostiles.

« Le bruit de ce petit conflit arriva jusqu'à l'Empereur. Il se fit rendre compte de l'affaire. Deux jours après, le *veto* était levé; seulement, il demanda un changement à l'auteur. Henri IV, dans une scène avec Sully, disait : *J'ai peur.* « Monsieur, » dit l'Empereur à mon père, « il faut ôter ce « mot-là. — Pourquoi, sire? Les craintes d'Henri IV à ce « moment sont historiques. — Soit! Un souverain peut « avoir peur, mais il ne doit jamais le dire. » Le mot fut ôté, ce fut le seul; l'ouvrage, représenté avec le plus grand succès, n'excita aucun désordre. L'acte de libéralisme de

l'Empereur avait été un acte de bon sens. — Si c'était vrai en 1808, comment cela ne le serait-il pas en 1865 ?

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de tout mon respect.

« E. LEGOUVÉ ».

La réponse à cette lettre fut le maintien du *veto,* fondé, je dois le dire, non sur l'ouvrage lui-même, mais sur l'exigence tout exceptionnelle des circonstances présentes, et accompagné d'honorables témoignages de regret. Mais je ne puis pourtant rester sous le coup de cet interdit. Je soumets mon ouvrage au public, avec le vif et profond chagrin de ne pouvoir lui en donner la partie la plus digne de lui, la musique de l'auteur de *Faust.*

Cet ouvrage se trouvera peut-être en désaccord avec plus d'une idée reçue. Le grand rôle de Philippe-Auguste comme roi, sa place éminente parmi les fondateurs de l'unité française, dissimulent à quelques esprits sérieux les autres côtés de ce caractère si complexe; ils voient en lui le politique, ils ne voient pas l'homme. Pour d'autres, Philippe n'est que le vainqueur de Bouvines; il leur apparaît toujours debout près d'un autel, y déposant sa couronne, et disant: Je la cède au plus digne; de là, dans leur pensée une certaine image poétique de roi-chevalier, auquel

ce nom d'Auguste ajoute encore une grandeur idéale, et que, selon moi, exprime très-imparfaitement ce rude souverain du XIIe siècle. Le héros leur cache l'homme.

C'est l'homme que j'ai essayé de peindre.

Je l'ai montré tel que l'étude des chroniques et de ses actes me l'a représenté, mélange singulier des sentiments les plus contradictoires, rusé et violent, superstitieux et railleur, diplomate et conquérant, passionné et calculateur, cruel et héroïque. Nous, hommes modernes, qui ne passons d'un sentiment à un autre que par une succession de nuances insensibles, nous avons peine à nous figurer ces esprits violents du moyen âge, qui sautent brusquement d'une passion à une autre. Chez eux, pas de transitions, ils s'irritent et ils s'attendrissent; ils haïssent et ils aiment, ils tuent et ils sauvent, ils sont impitoyables et généreux, tout cela, presque au même moment; ce sont les hommes de la sensation présente; elle les gouverne, elle les domine, et sans s'inquiéter de relier entre elles toutes les contradictions de leur âme, ils vivent à la merci de chaque transport de cœur qui les agite. Tels sont tous les héros des chansons de geste; tel fut Philippe-Auguste, surtout dans le fait que j'ai essayé de traduire sur la scène. Car, qu'on ne l'oublie

pas, je n'ai jamais eu pour dessein de peindre l'ensemble de la vie de ce roi, mais une circonstance particulière, un fait spécial; l'on n'a donc le droit d'exiger de moi que la représentation fidèle de cet épisode, et si j'y ai fait rentrer les traits généraux de la figure de Philippe-Auguste, cela n'a pu être que sur le second plan, et pour compléter le portrait.

Quant aux actions même que je lui impute, je demande aux lecteurs qui seraient tentés de me taxer d'exagération, de lire d'abord le beau travail de M. Hercule Géraud sur Ingeburge, dans la bibliothèque de l'école des Chartes (avril 1840), ils m'accuseront peut-être d'indulgence après m'avoir accusé d'injustice.

Je crains un autre reproche : on est habitué à voir, dans cette lutte entre Philippe et Innocent, la rivalité de deux puissances temporelles; aux yeux de beaucoup de lecteurs, l'interdit n'est, dans la main du pape, qu'une arme politique, un instrument de domination. Philippe représente l'indépendance de la France, Innocent l'ambition papale. Son seul but est l'abaissement de la couronne devant la tiare. La lecture attentive des lettres d'Innocent m'a convaincu de l'inexactitude de cette opinion. Cette longue correspondance est un monument d'équité, d'humanité, de

patience, de douceur; le pape défend évangéliquement la plus évangélique des causes; ce n'est qu'après de longues années de supplications et de remontrances paternelles, qu'il se décide à lancer l'excommunication; et si le moyen qu'il emploie est excessif, et même, selon moi, inique, il ne combat pas du moins pour le pouvoir, il combat pour le droit.

LES DEUX

REINES DE FRANCE

PERSONNAGES.

PHILIPPE-AUGUSTE, roi de France.
LE SIRE DE NEVERS.
LE CARDINAL.
LE COMTE DE LANDRESSE.
INGEBURGE.
AGNÈS.
LES DEUX ENFANTS D'AGNÈS.
UN JONGLEUR.
LE GOUVERNEUR DU CHATEAU D'ÉTAMPES.
PREMIER BOURGEOIS.
DEUXIÈME BOURGEOIS.
PREMIER ÉCOLIER.
DEUXIÈME ÉCOLIER.
UN CRIEUR.
UN BACHELIER.
LE PRÉVOT DES MARCHANDS.
UN ÉCUYER.
UN GARDIEN.
UN PÈLERIN.
UN CLERC.
LE CHEF DES GARDES.
UN HOMME DU PEUPLE.

BARONS, BOURGEOIS, ÉCHEVINS, ÉCOLIERS, ARTISANS, HOMMES D'ARMES, JEUNES FILLES DANOISES, JEUNES FILLES FRANÇAISES, PÈLERINS, PAGES.

LES DEUX

REINES DE FRANCE

ACTE PREMIER.

A Amiens. — Une petite place garnie d'arbres et de bancs. — A droite, une chapelle. — Au lever du rideau, quelques bourgeois font groupe autour d'un jongleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN JONGLEUR, ÉCOLIERS, BOURGEOIS.

UN BOURGEOIS.

Encore, ami jongleur! conte encore!

UN ÉCOLIER.

Toujours!

LE JONGLEUR.

Mais quoi?

L'ÉCOLIER.

Quelques récits de guerres ou d'amours!

UN BOURGEOIS.

La chanson de Roland.

LE JONGLEUR.

Il fait bien chaud !

L'ÉCOLIER.

La fraude
Du traître Ganelon, la mort de la belle Aude!

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CRIEUR.

LE JONGLEUR.

Écoutons le crieur!

LE CRIEUR, lisant.

Aujourd'hui le 14 août, l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ mil cent quatre-vingt-treize, il y aura, dans la noble ville d'Amiens, grandes réjouissances et fêtes publiques pour l'arrivée de la sœur de Kanut, roi de Danemark, la jeune princesse Ingeburge, et la confirmation de son mariage avec notre seigneur et roi Philippe-Auguste. Avant la cérémonie, qui aura lieu dans l'église cathédrale, la princesse passera une heure en prières (montrant la chapelle que l'on voit de côté) dans cette chapelle de Saint-Paul, dont le cardinal bénira l'extérieur à midi. (Le crieur sort.)

L'ÉCOLIER.

Vive le seigneur roi!

LE BOURGEOIS.

Vive aussi la princesse !

LE JONGLEUR.

Eh ! la princesse... quoi?...

LE BOURGEOIS.

La princesse... pardieu!... de Danemark!

LE JONGLEUR.

Cervelle
Étroite! mais son nom? comment se nomme-t-elle?
Je te fais le défi de prononcer son nom!

LE BOURGEOIS.

Son nom! In... Ingeb... In...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il le dira!

L'ÉCOLIER.

Non! non!
Il ne le dira pas!

LE JONGLEUR, à l'écolier.

Et toi pas davantage :
Essaye!

L'ÉCOLIER.

In...

LE JONGLEUR.

Ingeburge!

TOUS, riant.

Ah! quel nom!

LE JONGLEUR.

Son visage
Semble une fleur d'avril...

L'ÉCOLIER, riant.

Comment fera le roi
Pour appeler sa femme?

Essayant.

In... In...

LE JONGLEUR.

Prends garde à toi!
Prends garde, beau railleur, que l'écho ne redise
Tes mots piquants au roi!

L'ÉCOLIER.

Bah!

LE JONGLEUR.

Il est dans l'église.

L'ÉCOLIER.

Le roi?

TOUS, montrant l'église.

Là?

L'ÉCOLIER.

Qui t'a dit?...

LE JONGLEUR.

Oh! un témoin certain!

Montrant à droite dans la coulisse.

Vois-tu ces soldats?

TOUS.

Oui!

LE JONGLEUR.

Et leurs masses d'airain?

L'ÉCOLIER.

Oui!

LE JONGLEUR.

Le roi ne sort plus sans avoir pour escorte
Dix gardiens de son corps, armés de cette sorte.

L'ÉCOLIER.

Pourquoi?

LE JONGLEUR.

Pour imposer silence aux bavards !

L'ÉCOLIER.

Chut !

PREMIER BOURGEOIS, parlant plus bas.

Des fêtes d'aujourd'hui qu'on m'explique le but!

L'ÉCOLIER.

Il ne comprend jamais! Que veux-tu qu'on t'explique?

LE BOURGEOIS.

La proclamation de ce crieur, indique
Qu'Ingeburge et le roi sont déjà mariés.

LE JONGLEUR.

Ils le sont!

LE BOURGEOIS.

Tout à fait?

LE JONGLEUR.

Tout à fait!

LE BOURGEOIS.

Vous riez!
On ne s'épouse pas de si loin!

L'ÉCOLIER.

A distance...

LE JONGLEUR.

Des manants comme vous, c'est possible!...

TOUS, riant.

Ah!

LE JONGLEUR.

Silence!
Mais des rois, écoutez!

TOUS.

Oui, nous t'écoutons, va!

LE JONGLEUR.

Le trait est curieux!

L'ÉCOLIER.

Conte!

LE JONGLEUR.

Or, il arriva...
Oh! que j'ai soif!

L'ÉCOLIER.

Va donc!

LE JONGLEUR.

J'ai trop soif! Impossible!
Il faut mouiller la voix pour qu'elle soit flexible!

PREMIER BOURGEOIS, montrant deux flacons de vin qu'il a dans son panier.

J'ai deux flacons de vin... dont le goût... le parfum...
Si tu veux raconter... je t'en donne un!...

LE JONGLEUR.

Rien qu'un?...
Hum! c'est bien peu!

L'ÉCOLIER.

Bien peu! surtout pour deux personnes!

PREMIER BOURGEOIS.

Deux? Quelle est la seconde?

L'ÉCOLIER.

Eh! moi!... Tu t'en étonnes?

Montrant le jongleur.

Nous sommes plus unis que les doigts de la main!
Quand il a soif, j'ai soif... et, s'il a faim, j'ai faim!

LE JONGLEUR, prenant le flacon.

Sans doute, et ce qu'il dit est si vrai, ce bon frère!
Qu'aussitôt que j'ai bu, cela le désaltère!

Il boit.

TOUS, riant, à l'écolier.

Attrape! attrape!

PREMIER BOURGEOIS.

Allons! commence!

LE JONGLEUR.

M'y voilà!

TOUS, avec satisfaction.

Ah!

LE JONGLEUR.

Comme trait de mœurs, rien ne vaut ce fait-là!

Commençant.

Donc...

S'arrêtant.

Dieu! que j'ai faim!

TOUS.

Qu'est-ce?

LE JONGLEUR.

Ah! une faim affreuse!
C'est cet excellent vin! Il vous creuse, vous creuse!

DEUXIÈME BOURGEOIS, tirant de son panier deux galettes.

J'ai deux galettes!

L'ÉCOLIER, avec convoitise.

Hum!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

De fleur de sarrasin...

Où ma femme a mêlé le miel et le raisin...

L'ÉCOLIER, avec convoitise.

Hum!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Fais-nous ton récit, je t'en donne une!

L'ÉCOLIER, les lui enlevant toutes deux.

Avare!

Donne-lui donc les deux!

Il en donne une au jongleur et commence à manger l'autre.

DEUXIÈME BOURGEOIS, furieux.

Veux-tu me rendre...

L'ÉCOLIER.

Gare!...

Ou je pique!...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vaurien!

L'ÉCOLIER, mangeant toujours pendant que le jongleur mange aussi.

Mais, ingrat, c'est pour toi

Ce que j'en fais!

Montrant le jongleur.

Il a tant d'amitié pour moi,

Que, quand j'ai bien mangé, sa voix double de force!

LE JONGLEUR.

Je commence!

DEUXIÈME BOURGEOIS, à l'écolier, en grommelant.

On dit bien : cœur tors et jambe torse!

LE JONGLEUR.

Donc, vingt barons, choisis parmi les plus puissants,
Sur un riche vaisseau plein de riches présents,
D'un océan lointain traversèrent les vagues
Pour demander sa sœur au roi de Copenhagues.

PREMIER BOURGEOIS.

Copen...

LE JONGLEUR.

C'est le Paris de ces pays danois!
La demande agréée, un parent de nos rois,
Un jeune et beau seigneur, le comte de Landresse,
A pour Philippe-Auguste épousé la princesse!

LE BOURGEOIS.

Épousé?

LE JONGLEUR.

Nous nommons ce genre d'union,
Nous, gens d'étude, hymen par procuration!

L'ÉCOLIER.

Et cet hymen-là compte?

LE JONGLEUR.

Oh! rien ne manque au pacte!
Du contrat, pour le roi, le comte a signé l'acte.

L'ÉCOLIER.

Après?

LE JONGLEUR.

Après? Le comte, en un jour solennel,
Conduisit, pour le roi, la princesse à l'autel.

L'ÉCOLIER.

Après?

LE JONGLEUR.

La salua, pour le roi, sur la bouche.

L'ÉCOLIER.

Après ?

LE JONGLEUR.

Elle se mit vers le soir dans sa couche.

L'ÉCOLIER.

Après ?

LE JONGLEUR.

Le comte vint, une jambe y glissa...

L'ÉCOLIER.

Après ?

LE JONGLEUR.

Mais c'est, je crois, bien assez comme ça.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DEUXIÈME ÉCOLIER, accourant.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Elle approche ! elle approche !

LE BOURGEOIS.

Eh ! qui donc ?...

DEUXIÈME ÉCOLIER.

La princesse !

PREMIER ÉCOLIER.

Tu l'as vue ?

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Oui ! de loin... Le comte de Landresse...

LE JONGLEUR.

Celui qui mit la jambe !... Eh bien?...

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Il a quitté
Le cortége aux remparts et vient de ce côté
Pour voir si rien ne manque à la cérémonie.

LE JONGLEUR.

A-t-il belle mine?...

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Oui ! mais un peu rembrunie.

LE JONGLEUR, voyant la porte de la petite chapelle qui s'ouvre et à voix basse.

Le roi !

L'ÉCOLIER.

Cet homme sombre avec cet air d'ennui !

LE JONGLEUR.

Le sire de Nevers marche derrière lui.
C'est bien de Ganelon la digne descendance,
Dans sa famille ils sont tous traîtres... de naissance,
De pères en fils !...

L'ÉCOLIER.

Oui ! comme on est charpentier !

LE JONGLEUR.

C'est Satan qui, je crois, les voue à ce métier !

Les gardes paraissent.

Les gardes !... je m'en vais !... car, sans pitié ni grâce,
Ils assomment tous ceux qui s'approchent trop !

LE CHEF DES GARDES.

Place !

Les bourgeois s'éloignant. Des hommes d'armes sont au fond. Philippe et Nevers entrent en scène.

SCÈNE IV.

LE ROI, NEVERS, HOMMES D'ARMES, au fond.

LE ROI, entre en marchant avec agitation, et se parlant à lui-même.

Je crois vraiment que c'est une possession!

NEVERS, à part.

Quel trouble sur ses traits! quelle agitation!

LE ROI, à part.

Je n'ai pas pu prier!

NEVERS, à part.

Qu'a-t-il?...

LE ROI, à part.

A mon oreille,
Est-ce Satan qui parle ou Dieu qui me conseille?

Il tombe assis sur un banc au pied d'un arbre.

NEVERS, de loin et à part.

J'ai fait cette remarque en mes prospérités,
Qu'on obtient tout des rois quand ils sont agités!
Leur cœur ressemble fort à la mer!... Elle est trouble?
Jetez-y le filet, vous pêcherez au double!...

LE ROI, appelant Nevers.

Nevers!

Nevers s'approche.

C'est à Soissons que tu quittas, je croi,
La suite d'Ingeburge, et revins près de moi!

NEVERS.

Mandé par vous, sire!

LE ROI, avec impatience.

Oui! donc, ainsi que Landresse,
Depuis un mois tu vis auprès de la princesse?

NEVERS.

Envoyé comme lui pour demander sa main,
Comme lui, pour charmer les ennuis du chemin,
J'ai, près de notre reine...

LE ROI, brusquement.

Eh bien, parle-moi d'elle!

NEVERS.

Moi! Comment?...

LE ROI, avec irritation.

Parle donc! Allons, témoin fidèle,
Dis-moi ses traits, son air, ses vertus, son esprit...

NEVERS.

Voici ce qu'au saint-père un évêque en écrit:
« La beauté de Vénus, le savoir de Minerve,
La fierté de Diane et sa chaste réserve,
Le pur éclat d'Hébé... »

LE ROI.

Par tous les saints canons,
Il manquera pourtant un titre à ces beaux noms!...

NEVERS.

Lequel?

LE ROI, se levant.

Reine de France!

Mouvement de Nevers.

Oui! que le Rhône et l'Oise

Se mêlent, si jamais cette blonde Danoise —
Oh ! je la hais déjà ! — sur mon trône s'asseoit !

NEVERS.

Ses traits, droit empereur, vous sont inconnus.

LE ROI.

Soit !
Mais j'en connais une autre ! une autre me possède !
Une autre m'asservit à son pouvoir... Je cède !

Mouvement de Nevers.

Ah ! ne me parle pas d'engagement juré !
Si c'est un crime, eh bien, je le rachèterai !
J'ai commencé déjà : dans le château de Fiennes,
De damnés juifs en croix avaient mis deux chrétiennes;
Sitôt que je l'ai su... c'est dimanche à Clairvaux !
J'ai fait souper mes gens de bonne heure ; aux chevaux
J'ai fait donner l'avoine... et, quand le ciel fut sombre,
Nous partîmes deux cents, en silence, dans l'ombre...
Sans qu'on sût où j'allais, et, surprenant mes juifs,
J'en ai pris quatre-vingts, et les ai brûlés vifs.
Le ciel m'en saura gré, j'espère !

NEVERS, *avec ironie.*

Oui ! d'un tel zèle...

LE ROI.

Mais ce qui m'absoudra bien mieux encor, c'est elle,
Agnès est son doux nom !... elle est fille de rois :
Son père, comme nous, combattit pour la croix.
Née en ce beau pays que, d'une part, protége
Des sommets du Tyrol la couronne de neige,
Mais qu'illumine aussi, sous un ciel chaud et pur,
Des lacs italiens l'éblouissant azur.

Agnès, de ces splendeurs pénétrée et nourrie,
A la double beauté de sa double patrie;
Le front candide, pur, fier, aux grands monts pareil,
Et l'œil tout inondé des feux de ce soleil
Dont je veux qu'éclairant nos cieux et leur tristesse,
Elle jette un rayon sur ma pauvre Lutèce!
Ah! lorsque j'entendis pour la première fois
Ces lais d'amour mêlés aux accents de sa voix,
Ce jour-là, je compris le mot de poésie!
J'admirai les beaux chants d'honneur, de courtoisie,
Je sentis dans mon âme...

Avec fureur.

Ah! je sentis surtout,
Que j'avais haine, horreur, mépris, dédain, dégoût
Pour celle qui d'Agnès aujourd'hui me sépare,
Que tout mon cœur bondit au nom de la barbare,
Et qu'envers elle avant que, dans un jour d'hymen,
Ma main s'engage ici, je couperai ma main!

NEVERS.

Mais comment expliquer ce changement étrange
A l'univers chrétien?...

LE ROI.

Avec un mot: je change.

NEVERS.

Mais les ambassadeurs par vous-même envoyés,
Les députés danois, qu'aujourd'hui vous voyez
Jusque dans vos États amener l'étrangère...

LE ROI.

Ils la remmèneront, je la leur rends!...

NEVERS.

Son frère,
Qui nous remit pour vous onze mille ducats,
En or pur?...

LE ROI.

Oh! ceux-là, je ne les rendrai pas!
Plus d'un de mes aïeux s'est vu prendre ses terres
Parce qu'il était pauvre, et qu'au moment des guerres,
Il n'avait pas de troupe à bien récompenser :
Donc, il faut amasser pour pouvoir dépenser!

NEVERS.

Mais ne craignez-vous pas que tel grand feudataire,
Qui s'indigne du nom de votre tributaire,
N'allègue avec Kanut ses nœuds de parenté,
Pour briser envers vous, sire, sa féauté?

LE ROI.

Qui? le duc d'Aquitaine? Ah! Dieu veuille t'entendre!
Depuis dix ans j'attends un motif pour lui prendre
Bonne part, sinon tout, de ce riche et beau fief,
Qui nous appartenait de par Pépin le Bref!
Qu'il rompe donc sa foi, ce duc! et je te jure,
Que je lui montrerai, revienne la verdure,
Tant de barons chaussés de fer, tant de brassards,
De heaumes bien lacés, et tant de durs cuissards,
Qu'il n'aura bientôt plus un fort que je n'assiége,
Un mur qui le défende, un toit qui le protége,
Et qu'on n'aura jamais vu, des Alpes au Rhin,
Vassal si malmené par bras de suzerain!

NEVERS.

Mais que fera celui que vous nommez mon père,
L'abbé de Saint-Denis?...

LE ROI.

Quant à l'abbé, j'espère,
Il m'absoudra : Pour lui, j'apporte du saint lieu,
Une côte et deux dents de l'apôtre Matthieu.

NEVERS.

Du saint-père craignez le courroux et l'empire.
Car enfin Ingeburge est votre femme, sire :
L'union est conclue.

LE ROI.

Eh bien, je la romprai!...
Elle est ma femme? Eh bien, je la répudierai!
Les annales des rois ne sont-elles pas pleines
De ruptures d'hymen, et de renvois de reines?
N'avons-nous donc pas vu vingt fois la papauté,
Pour maléfice, charme, impudeur, parenté,
Rompre un lien béni, comme un lien coupable?
Il ne faut que trouver quelque cause semblable,
Je la trouverai!...

Regardant Nevers.

Non!... toi! tu la trouveras!
Je te connais, Nevers : tu gravis pas à pas
Le rude et long sentier de la faveur royale!
Or donc, écoute bien ce mot, âme loyale!
Celui qui m'aiderait à dégager ma foi,
Deviendrait dans l'État le premier... après moi!...

Geste de Nevers.

Il suffit! à genoux tous deux! la porte sainte
S'ouvre, et l'évêque en sort pour bénir cette enceinte!

Il se met à genoux.

NEVERS, s'agenouillant, à part.

Mon axiome monte au rang des vérités :
On obtient tout des rois quand ils sont agités!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CARDINAL, puis LE JONGLEUR, L'ÉCOLIER, LES BOURGEOIS.

Le cardinal paraît sur le seuil de la chapelle; une musique douce se fait entendre. Les bourgeois de la première scène, le jongleur et l'écolier accourent au bruit de cette musique; les hommes d'armes du roi veulent les écarter.

LE CARDINAL, aux hommes d'armes, en montrant le peuple.

Laissez-les s'approcher. Que leur prière appelle
L'esprit du Tout-Puissant sur cette humble chapelle!

Il s'avance de quelques pas sur la place, puis levant les yeux au ciel.

O toi que l'univers ne peut pas contenir [1],
Mais qui, pour honorer une terre chrétienne,
Dans une humble maison daignes pourtant venir,
Et l'habiter comme la tienne!

Se tournant vers la chapelle.

Sous ce dôme, à ma voix, descends, descends, mon Dieu!
Qu'aux rayons de ta face, il s'épure, il s'éclaire!
Change, en le remplissant, ce lieu vil en saint lieu,
Et ce limon en sanctuaire!

Je ne suis qu'un pécheur, mais je suis grand par toi;
Car tu l'as dit, Seigneur : « Ce que dans mon royaume

1. Ce morceau devait être chanté.

Consacre mon ministre, est consacré par moi! »
Je te bénis donc, humble dôme!

Donne, ô temple de Dieu! donne aux restes des morts,
De la prière en deuil, l'hospitalité sainte!
Ouvre à la joie, aux pleurs, aux regrets, au remords,
Le refuge de ton enceinte!

Du Seigneur, sur le faible, étends, étends le bras!
Console ce qui pleure, exauce ce qui prie!
Sois enfin la maison de ceux qui n'en ont pas!
Des exilés sois la patrie!

La musique continue après cette prière.

Aux bourgeois.

Venez tous maintenant alentour du saint lieu
Célébrer avec nous les louanges de Dieu!

LE ROI, à Nevers.

Je rentre en mon palais, cherche et trouve!

Il sort par la gauche avec ses hommes d'armes. — Le cardinal continue sa marche autour de la chapelle au son de la musique religieuse. — Au moment où il s'éloigne, un jeune homme est entré et va mettre la main sur l'épaule de Nevers, lequel s'est assis sur un banc comme un homme qui réfléchit.

SCÈNE VI.

LANDRESSE, NEVERS.

NEVERS, relevant la tête.

Landresse!

A part.

Si je l'interrogeais?

A Landresse.

Où donc est la princesse?

LANDRESSE.

Elle vient, j'ai quitté son cortége aux remparts.

NEVERS.

Tout est prêt sur la place?

LANDRESSE, avec effort, et d'un air distrait.

Oui, pennons, étendards,
Draps de soie aux balcons, rameaux verts sur l'arène...

NEVERS, après un moment de silence, l'observant.

Mais c'est ici d'abord que notre jeune reine
Va de ses serviteurs prendre congé, je crois,
Et quitter son pays pour la seconde fois!

LANDRESSE, avec douleur.

Oui!

NEVERS.

C'est ici qu'aux mains du prince notre maître,
Son fidèle envoyé doit enfin la remettre?
Allons! époux d'un jour, ton bonheur est passé!

LANDRESSE, avec douleur.

Oui!

NEVERS, après un silence.

Hum! C'est plus profond que je n'avais pensé!

LANDRESSE.

Que dis-tu?...

NEVERS.

Que ces yeux égarés, ce front blême
D'un désespoir profond, cher comte, sont l'emblème!

Mouvement de Landresse, s'approchant de lui.

Lorsque, dans le voyage, en secret tu m'appris...
Ce que depuis longtemps mes yeux avaient surpris,

Je ne vis, dans ta jeune et tendre fantaisie,
Qu'un amour de trouvère, un thème à poésie...
Un de ces sentiments qu'on a... pour les chanter!...
Mais tes pleurs contenus, ton cœur près d'éclater,
Et ta bouche tremblante et ta pâleur mortelle
Quand je t'ai dit : « Il faut que tu t'éloignes d'elle... »

LANDRESSE.

Tu te trompes!...

NEVERS.

Allons!... vas-tu feindre avec moi,
Après ce que je sais... après ce que je voi...
Après ce que j'ai vu dans la forêt de Braines!

LANDRESSE, avec un cri.

Qu'as-tu donc vu?

NEVERS, après un moment d'hésitation.

Tout!

LANDRESSE.

Tout! Quoi? lorsque sous ces frênes
Qui nous prêtaient abri dans l'ardeur du soleil,
J'entrai seul en sa tente et... pendant son sommeil...

NEVERS.

J'étais là!

LANDRESSE.

Rien de plus!

NEVERS.

J'ai vu la reine même...

LANDRESSE, vivement.

La reine! qu'as-tu dit? La reine! quel blasphème!

La reine ignore tout, je suis seul criminel !...
Mais non !... C'est cet honneur fatal et maudit ! Ciel !
Ciel ! avoir vingt-cinq ans ! rencontrer une femme
Trois fois reine ! et de nom ! et de visage ! et d'âme !
Pour elle d'un premier, d'un invincible amour
Sentir votre âme atteinte, et près d'elle en un jour,
Savourer goutte à goutte, avec d'âpres délices,
Du bonheur de l'époux les pudiques prémices !
La voir s'agenouiller avec vous à l'autel !
L'entendre vous jurer un amour immortel !
Sentir en votre main tomber sa main tremblante !
Sur ses lèvres poser votre lèvre brûlante !
Et dans ce faux bonheur d'autant plus se plonger
Qu'on le sent plus amer, plus vain, plus mensonger,
Qu'ayant tout l'on n'a rien, et qu'en sa frénésie,
En mourant de délice, on meurt de jalousie !

NEVERS, à part.

Décidément, je fais un cours complet d'amour !

LANDRESSE.

Si cette épreuve au moins n'avait duré qu'un jour !
Mais vivre ainsi deux mois ! deux mois où le voyage
A l'enivrante erreur de ce faux mariage
Mêlait sa poésie et ses enchantements !
Tu le sais, tu l'as vu ! mille hasards charmants
Nous rapprochaient toujours ! Lorsque dans la chapelle
Elle entrait pour prier... sur qui s'appuyait-elle ?
Sur moi ! Pour l'élever sur son blanc palefroi
Qui lui prêtait sa main, son épaule ? Encor moi !
Le soir, pour en descendre, en quels bras enlacée,
Jusqu'à terre glissait la jeune fiancée ?

Dans les miens! Chaque pas, chaque jour, entre nous
Créait quelque entretien plus intime et plus doux!
Ah! que de fois, les jours de longue chevauchée,
Quand les mulets, recrus et la tête penchée,
Demeurant en arrière avec les lourds charrois,
Nous laissaient tous deux seuls, en avant! que de fois,
Aux doux tomber du jour, alors qu'on voit, ce semble,
Les âmes et les fleurs s'épanouir ensemble,
Je vis, moi, ce cœur pur s'ouvrir devant mes yeux
Comme l'étoile d'or qui se levait aux cieux!
Elle me racontait, les regards pleins de larmes,
Ses premières douleurs, ses dernières alarmes,
Sa mère à sa tendresse enlevée en un jour,
Sa jeunesse isolée au milieu de la cour;
Et, tous ces souvenirs jetant sur son visage
Un voile de langueur... si charmant au jeune âge,
Comme elle était touchante en peignant son effroi
De se voir à seize ans l'épouse d'un grand roi!
Avec quelle naïve et douce gaucherie,
Faisait-elle sur lui tomber la causerie!...
Et, quand je racontais ses exploits, car jamais,
Jamais je n'ai trahi!... comme soudain ses traits
S'inondaient d'un bonheur, s'éclairaient d'une flamme...
Dont la vue enchantait... et torturait mon âme!
Tant de ce chaste amour le pur rayonnement
D'un éclat inconnu parait ce front charmant!...
Et tant je m'enivrais de sa beauté nouvelle...
Hélas! en maudissant ce qui la rendait belle!...
Je te fais pitié!...

NEVERS.

Non! je t'écoute!

LANDRESSE.

Nevers,
Plains-moi, car je me meurs! plains-moi, car je le perds!
Ce mal délicieux, ces enivrantes peines!
Ah! si tes yeux m'ont vu, dans la forêt de Braines,
M'élancer sous sa tente, et, tremblant, égaré,
Ravir dans son sommeil sur ce front adoré,
Une des boucl s d'or!...

NEVERS.

Eh quoi! ta main...?

LANDRESSE, apercevant Ingeburge qui entre avec le cardinal.

Silence!
Je la vois! elle vient! mon devoir recommence!
Va prévenir le roi!

NEVERS, après un court silence.

Le roi? J'y vais!

Il sort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CARDINAL, INGEBURGE, JEUNES FILLES DANOISES, puis JEUNES FILLES FRANÇAISES.

Les jeunes filles danoises qui suivent Ingeburge restent au fond.

INGEBURGE, au cardinal.

C'est Dieu
Qui, voyant ma faiblesse en ce moment d'adieu,
Mon père, sur mes pas plaça votre cortége,
Pour me prêter le bras qui soutient et protége!...

LE CARDINAL.

D'un nuage pourquoi vos yeux sont-ils couverts?...

INGEBURGE.

O mon père! je viens du pays des hivers!
Sous le ciel du Midi, le soleil et ses flammes
Illumine à la fois les regards et les âmes!
Chez nous, du Nord brumeux pauvres enfants rêveurs,
Dont l'œil ne voit jamais qu'un ciel voilé de pleurs,
L'imagination devient mélancolie!
La leur est du soleil... la nôtre est de la pluie!

LE CARDINAL.

Quel trouble!...

INGEBURGE, à Landresse.

C'est ici que je dois pour jamais
Dire adieu, n'est-ce pas, à tout ce que j'aimais?

LANDRESSE.

Oui, madame!

LE CARDINAL.

Des pleurs!

INGEBURGE.

J'ai dix-sept ans, mon père,
Et me voir seule ainsi, sur la terre étrangère,
M'effraye...

LE CARDINAL.

Un mot pourtant doit calmer votre cœur:
Le trône vous attend!

INGEBURGE.

Le trône me fait peur!
Je n'ai jamais pensé que je dusse être reine!

Pourrai-je mériter la grandeur souveraine ?...
Sera-t-elle un bonheur, pour les autres, pour moi?
Seral-je aimée ici ?...

LE CARDINAL.

Mon enfant, ayez foi
Dans le cœur du héros qui vous nomme sa femme!

INGEBURGE, avec émotion.

Oh! je sais ses exploits! je crois en sa belle âme!
Mais tous ces fiers récits, qui le peignent si grand,
Inquiètent encor mon cœur en l'enivrant!
Parviendrai-je à lui plaire ?...

LE CARDINAL.

Enfant!

INGEBURGE.

Que vous dirai-je?
Des sinistres pensers le noir essaim m'assiége...
J'ai déjà tant souffert! mon pays est si loin!
Si jamais d'un appui ma faiblesse a besoin,
Qui me défendra ?...

LE CARDINAL.

Qui, ma fille?... Depuis l'heure
Où Jésus, relevant tout ce qui souffre et pleure,
Vint arracher la femme à deux mille ans d'affront,
Et laver l'anathème imprimé sur son front,
Depuis qu'il a rendu la noblesse à votre âme,
En consentant, lui, Christ, à naître d'une femme,
Et que, transformant Ève en Marie, il voulut
Que la perte du monde en devînt le salut.

Depuis ce jour, enfant, quelque coup qui les brise,
Les femmes ont partout un défenseur... l'Église!

INGEBURGE.

Mon père!

LE CARDINAL.

De vos preux le courage indompté
Ne défend rien en vous, femmes, que la beauté!
Le prêtre est aussi, lui, chevalier de la femme!
Mais, armé par le Christ, il ne voit que votre âme,
Et, dès que parmi vous quelque cœur sans soutien
Jette un cri de détresse en l'univers chrétien,
Que contre une fureur impudique ou jalouse
Une épouse en appelle à son titre d'épouse,
Le prêtre accourt; il n'a ni lance ni haubert,
D'un casque en fer bruni son front n'est pas couvert,
Mais le Verbe divin sur sa lèvre flamboie!
Il accourt; au despote il arrache sa proie,
Et lui dit: « Par le Dieu sur la croix expiré,
Respecte en ta victime un front deux fois sacré!
Femme, elle est rachetée; épouse, elle est bénie!
Tu l'as en ton pouvoir, non en ta tyrannie!
Et que tu sois ou non au rang des potentats,
Cette femme est à Dieu! Tu n'y toucheras pas! »

On entend un chœur de jeunes filles.

INGEBURGE.

Le doux chant!

On voit paraître le chœur de jeunes filles françaises.

Quelles sont ces jeunes damoiselles
Qui viennent jusqu'à nous?

LANDRESSE.

Ce sont vos sœurs nouvelles...
C'est ici qu'en vos mains il vous faut échanger
Ce voile, ce manteau, désormais étranger,
Pour revêtir l'habit de notre heureuse terre;
Car la France est jalouse et vous veut tout entière!

INGEBURGE, aux jeunes filles danoises qui la suivent.

Je suis prête! O mes sœurs, que ce soit vous, du-moins,
Qui me rendiez encor ces doux et tristes soins!...

CHŒUR DES JEUNES DANOISES,

Lui ôtant le manteau et le voile de son pays.

Un jour encore, à vous servir,
Nos mains seront donc consacrées,
Hélas! et c'est pour vous ravir
L'habit de nos chères contrées!

Au chœur des jeunes Françaises.

O vous, jeunes Françaises, vous
Qui nous remplacez auprès d'elle,
De grâce, aimez-la comme nous;
Aimez-la d'un cœur si fidèle,
Que, seules, du départ, là-bas,
Nous gardions la mélancolie,
Et qu'auprès de vous elle oublie
Celles qui ne l'oublieront pas!

INGEBURGE.

Ne me montrez donc pas de si tendres alarmes,
Si vous voulez qu'ici je retienne mes larmes!

CHŒUR DE JEUNES FRANÇAISES.

Elles tiennent le manteau français et s'adressent aux jeunes Danoises.

Que votre amitié nous conseille!
Apprenez-nous,
Mes sœurs, quels mots à son oreille,
Sont les plus doux!
Nous n'osons la parer nous-mêmes.
Venez ici,
Joindre à nos mains vos mains qu'elle aime,
Vos cœurs aussi.
Qu'en nous voyant toutes ensemble
A ses genoux,
Elle sourie, et qu'il lui semble
Que nous, c'est vous!
Que c'est la même âme attendrie
Les mêmes vœux,
Qu'elle ne perd pas sa patrie,
Qu'elle en a deux!

INGEBURGE.

Assez, de grâce! assez! Doux et cruel moment!
Mélange de bonheur et de déchirement,
Où mon cœur partagé ne sait ce qu'il éprouve
Entre tout ce qu'il perd et tout ce qu'il retrouve!

Pendant le chœur, les jeunes filles ont mis à Ingeburge son diadème et le manteau royal.



LE CARDINAL.

Ma fille, c'est l'instant des adieux; car je voi
S'avancer jusqu'à nous le cortége du roi.

INGEBURGE, *aux jeunes Danoises.*

Il le faut donc! allons! adieu, chères compagnes!
Vous allez retourner dans ces douces campagnes
Où revivront pour vous nos beaux jours révolus,
Et que, sans doute, moi, je ne reverrai plus!
Dites bien à ces lieux, dites au roi, mon frère...
Tout ce que vous lisez dans mes yeux! et ma mère!...
Allez à la chapelle où repose son corps...
Car l'exil nous sépare, hélas! même des morts!
Que, grâce à vous, l'écho de ma voix triste et tendre
Aille du moins porter mes adieux à sa cendre!
Vous me remplacerez près de ma jeune sœur,
N'est-ce pas? et pour elle... oh! que de fois mon cœur,
S'envolant sur vos pas et franchissant l'espace,
Sous le toit paternel ira chercher la trace,
De nos jeux, de nos chants, de nos pleurs d'autrefois
Et mêler doucement ma voix à votre voix!

LANDRESSE, *à haute voix.*

Le roi!

INGEBURGE, *à ses compagnes.*

Partez! Adieu, mes sœurs! et qu'en votre âme
Vive mon souvenir!

Les jeunes filles danoises s'éloignent; le roi entre.

4.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, NEVERS, BARONS.

INGEBURGE, apercevant le roi.

Ciel! quel regard de flamme!
Comme en lui tout respire un grand homme, un grand roi!

LE CARDINAL, à Ingeburge.

Vous tremblez encor!

INGEBURGE.

Oui!

A part, avec surprise.

Mais ce n'est plus d'effroi!

LE ROI, apercevant Ingeburge, et à part.

La voilà! mon Agnès, comme ton clair visage
Me ternit sa beauté!

LE CARDINAL, à Ingeburge.

Faites un pas! courage!

La musique continue à jouer et les deux époux font un pas l'un vers l'autre.

INGEBURGE, à part, troublée.

Faible cœur de la femme! à cet auguste aspect...
Tout s'efface... regrets, terreur... et le respect...
L'amour!...

LE ROI, à part.

Contiens encore ton espoir et ta haine!
O mon cœur!

LANDRESSE, allant à Ingeburge et lui prenant la main.

Dieu m'accorde un grand honneur, ô reine!
C'est moi qui vous remets aux mains de votre époux !

Il la conduit au roi.

LE ROI tressaille en touchant la main de la reine, puis après un moment de silence contraint.

De ce preux chevalier vous séparerez-vous,
Madame, sans daigner, selon l'antique usage,
De votre bienveillance octroyer quelque gage
A ce type parfait d'honneur, de loyauté,
Et qui m'a près de vous si bien représenté ?...

LANDRESSE, s'inclinant, troublé.

Sire !

INGEBURGE, ingénûment.

De bien grand cœur! mais que lui donnerai-je ?
Je n'ai plus rien !

LE ROI.

Plus rien? Voyons... cherchez... que sais-je?
Votre main à baiser !

INGEBURGE.

Mais !

LE ROI.

C'est trop ?

Détachant un collier qu'il porte au cou

Ce collier!...
Bien mince est sa valeur ! mais, pour un chevalier,
L'unique prix d'un don est dans la main qui donne
Allons, comte, à genoux!

LANDRESSE, hésitant.

A genoux !

LE ROI, avec grâce.

Je l'ordonne !

LANDRESSE, d'una voix troublée.

J'obéis !

Il s'incline tout tremblant ; le roi donne le collier à Ingeburge, qui reste elle-même un peu troublée.

LE ROI.

On dirait que vous tremblez tous deux !

INGEBURGE, avec résolution.

Je ne veux plus trembler ! c'est ingrat...

A Landresse.

Comte ! un preux,
Quand la fille des rois à sa garde est commise,
Fait œuvre de héros d'une simple entremise !
Prudent s'il la conseille, et fier s'il la défend,
Il la respecte en reine, il la soigne en enfant,
Et, pour mieux la garder de tout hasard contraire,
Au bras d'un chevalier, il joint le cœur d'un frère !

LANDRESSE, à part, tremblant d'émotion.

Dieu ! Dieu !

INGEBURGE.

Ce que je dis, comte, vous l'avez fait,
Ce modèle achevé n'est que votre portrait.

Lui passant le collier autour du cou.

Le prix est donc bien loin d'égaler le service,
Et la reine de France est votre débitrice !



LANDRESSE, se relevant.

O madame!

LE CARDINAL.

Eh bien, donc, maintenant à l'autel!

LE ROI, éclatant.

Jamais!

LE CARDINAL.

Qu'osez-vous dire?

LE ROI.

Un outrage mortel
Pour toujours entre nous élève une barrière!

INGEBURGE.

De quoi m'accusez-vous, juste Dieu?

LE ROI.

D'adultère!

INGEBURGE.

Moi?

LANDRESSE.

Ciel!

LE ROI.

Elle a souillé son nom, menti sa foi.
Déshonoré nos nœuds!

INGEBURGE.

Moi?

LANDRESSE.

La reine?

LE ROI, à Landresse.

Avec toi!

LANDRESSE.

Je jure...

INGEBURGE, avec véhémence.

Vous mentez, sire!

LE ROI.

Oh! j'ai témoignage!

LE CARDINAL.

Qui témoigne?

INGEBURGE.

Quel est le vil félon...?

LE ROI.

Un gage
Accusateur... vivant... terrible...

A ses gardes.

Déchirez
Le manteau de ce traître, et vous y trouverez
De leur crime commun une marque certaine,
Un souvenir d'amour: les cheveux de la reine!...

INGEBURGE.

Mes cheveux?

LANDRESSE, à part.

Juste ciel!

LE ROI.

Si je l'accuse à tort,
Nous le verrons...

A ses gardes.

Allez!

LANDRESSE.

Qui fait un pas est mort!

LE ROI.

L'entendez-vous?

INGEBURGE, avec indignation.

Qui fait un pas!...

LANDRESSE, se jetant à ses pieds.

Grâce, madame!
Oui! d'un funeste amour le feu brûle mon âme!
Oui! sur ce front royal j'osai porter la main!
Oui! ce larcin coupable est là, là sur mon sein,
Et je mourrai cent fois avant qu'on me l'arrache!
Mais qu'aux flancs d'un cheval indompté l'on m'attache,
Qu'on jette aux quatre vents les lambeaux de mon corps,
Si je laisse sur vous le poids de mes remords!
Parlez! parlez en juge et non pas en victime;
Reine, mon crime est grand, mais j'expierai mon crime!...

INGEBURGE.

Eh! malheureux! comment le réparer?...

LANDRESSE, montrant Nevers.

Voilà
Celui qui me trahit! celui qui me vola
Le secret de mon cœur! celui qui, deux fois traître,
En fit un crime, afin de le mieux vendre au maître!

LE ROI.

Vassal!

LANDRESSE.

Sur ce larron j'ai le droit de marcher,
Et vous n'avez pas, vous, droit de m'en empêcher

Sire, que parlez-vous vassal et vasselage !
Quand du nom de félon un preux subit l'outrage,
Il n'a plus qu'un seul juge, un seul roi, son honneur !
Je jure donc ici, par le nom du Sauveur,
Que seul j'ai fait le mal, que seul je suis coupable !

INGEBURGE, avec énergie.

Je le jure aussi, moi !...

LANDRESSE.

Quant à ce misérable,
Contre lui j'en appelle au jugement du fer !

INGEBURGE.

Le jugement du fer !

NEVERS.

J'accepte ! et, par l'enfer !
Tu t'en repentiras !...

LE ROI.

Demain donc, dans l'arène,
Lice ouverte et combat pour l'honneur de la reine

LANDRESSE.

Demain ! avez-vous dit?... Que sur ce royal front
Je laisse un jour entier vieillir un tel affront?
Non ! C'est à l'instant même, ici, sur cette place,
Cette place témoin de la traîtrise, en face
Des témoins de l'injure, en face du saint lieu,
Que je veux arracher, avec l'aide de Dieu,
L'aveu de lâcheté de la gorge du lâche.

INGEBURGE, avec force.

Je refuse !

LANDRESSE.

Non! non! pour cette noble tâche,
Fiez-vous à mon cœur, fiez-vous à mon bras!
Car je prends pour second celui qui ne ment pas!

A Nevers, à haute voix et tirant son épée.

En lice, vil félon!

LE ROI.

Sus donc! Carrière ouverte!

Les deux champions s'élancent sur l'un des côtés de la place; les assistants forment la haie autour d'eux, de façon qu'on ne les voie pas. — Le combat s'engage. — La musique joue pendant le combat.

INGEBURGE, sur le devant de la scène.

Je me meurs! Ce combat, mon déshonneur, ma perte!
Ce sang qui coule!

LE CARDINAL, avec autorité.

Enfant!

INGEBURGE.

Si Landresse est vaincu,
De mon crime voilà le monde convaincu!
Je suis coupable!

On entend un cri sur le lieu du combat.

LE CARDINAL, qui va regarder le combat.

Non, non! Nevers prend la fuite!
Il est blessé!

INGEBURGE, avec joie.

Blessé!

Avec horreur.

Ciel! en être réduite
A désirer la mort d'un homme!... C'est affreux!

Pourtant... je ne peux pas!... O Dieu des malheureux.
Qui sais mon innocence et qui vois ma misère,
Seigneur Dieu, prends pitié de la pauvre étrangère!
Elle n'a plus que toi pour recours... plus que toi
Pour espoir! Pas de mort... ô Dieu! mais sauve-moi!..

On entend un grand tumulte de cris.

UNE VOIX.

Il est vaincu!

INGEBURGE.

Qui donc?

LE ROI, descendant en scène.

Qui?... Landresse, madame!

INGEBURGE, avec désespoir.

Fatal pays de France!

LE ROI, à part.

Agnès sera ma femme!

INGEBURGE.

Rome! Rome! à mon aide!

LE ROI.

Exécutez la loi!

LANDRESSE, paraissant, blessé et s'appuyant sur son épée.

Arrêtez!

LE ROI.

Toi?

LANDRESSE.

Nevers m'a vaincu! Tuez-moi!
Mais vous respecterez la reine!

LE ROI.

Téméraire!

LANDRESSE.

La reine a protesté!

LE CARDINAL.

J'en appelle au saint-père!

La toile tombe

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Au palais du roi, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, AGNÈS, NEVERS, UN BACHELIER,
LES DEUX ENFANTS D'AGNÈS.

Au lever de la toile, Agnès, à droite, avec ses enfants et un jeune bachelier. A gauche, le roi; Nevers assis près d'une table [1].

AGNÈS, au bachelier.

J'écoute : lisez-moi ces brefs, jeune prud'homme.

LE ROI, de l'autre côte de la scène, à Nevers, qui tient des papiers.

D'où me viennent, Nevers, ces dépêches?

NEVERS.

De Rome.

LE ROI.

De Rome! [illegible]ns-les!

1. Pour qu'il n'y ait pas confusion dans ce tableau, il faut se représenter que Philippe et Agnès placés chacun d'un côté différent, ne s'entendent pas l'un l'autre.

LE BACHELIER, lisant.

« A madame Agnès, reine de France,

« L'abbesse d'Étampes supplie madame la reine de ne pas oublier sa promesse de venir en pèlerinage à Notre-Dame d'Étampes dans le courant du mois de mai. »

AGNÈS.

J'irai dès aujourd'hui!

LE ROI, qui a entendu, se retournant.

Où donc?

AGNÈS, souriant.

C'est un secret!

LE ROI.

Même pour Philippe.

AGNÈS, gaiement.

Oui!

NEVERS, lisant.

« A Philippe, roi de France, Innocent, pape,

« Nous voyons avec étonnement et douleur que vous ne tenez aucun compte de nos avertissements. Depuis cinq années, vous repoussez votre épouse légitime, notre très-chère fille Ingeburge, et vous avez contracté mariage avec Agnès de Méranie; ce scandale... »

LE ROI.

Plus bas!...

Il prend le papier et lit.

AGNÈS, parcourant des papiers avec son bachelier.

Elle prend un papier et commence à le lire, s'arrêtant.

Qui t'a remis ce papier?

LE BACHELIER.

C'est un prêtre!

AGNÈS.

C'est singulier!

Lisant.

« Dans la tour d'Étampes est enfermée une femme dont la destinée est, dit-on, un mystère; le nom, un secret; la souffrance, un crime! La désigner à madame la reine, c'est la secourir. »

Parlant.

Un crime à réparer, peut-être!
Je la verrai!

NEVERS, à qui le roi remet le papier.

Faut-il répondre?

LE ROI.

Oui!

NEVERS.

Quoi?

LE ROI.

Rien!

NEVERS.

Rien?

LE ROI.

C'est un art que la cour de Rome entend très-bien,
Que répondre deux ans de suite, sans rien dire!
Prenons-lui son secret. Écris.

NEVERS.

Que dois-je écrire?

LE ROI, dictant.

« A notre révérend père, Innocent Trois,

« Nous avons vu avec autant de surprise que de douleur que Votre Sainteté ne nous tient compte d'aucun des sacrifices que nous lui avons faits. Pour lui obéir, nous avons renoncé au bénéfice du jugement de Dieu; nous avons assemblé un concile de vingt prélats, à Soissons: nous leur avons soumis notre mariage avec Ingeburge, et ils l'ont cassé pour cause de parenté. »

Voyant que Nevers n'écrit plus.

Qu'as-tu? Ce souvenir te trouble toujours?

NEVERS, pensif.

Oui!

LE ROI, le congédiant.

Va! laisse-nous! ta main tremble trop aujourd'hui!

Nevers sort, emportant ses dépêches pendant que le bachelier quitte Agnès. — Elle reste avec ses enfants et montre à l'aîné un objet qu'elle tient à la main.

SCÈNE II.

LE ROI, AGNÈS, LES ENFANTS.

LE ROI, s'approchant d'Agnès.

Que lui montrez-vous là? c'est chose précieuse,
Sans doute?

AGNÈS.

Une médaille!

LE ROI.

O mère ambitieuse!
La raison luit à peine en ses jeunes regards,
Et déjà vous voulez en faire un maître ès arts!
Que figure-t-il donc, ce beau bronze?

AGNÈS.

Un roi, sire!

LE ROI.

Un roi?

AGNÈS.

Dans tout l'éclat du souverain empire;
Le diadème au front, le sceptre dans la main;
Plus fier, plus empereur qu'un empereur romain!

LE ROI.

J'en vais être jaloux, mon Agnès... Il s'appelle?

AGNÈS.

Philippe-Auguste!

LE ROI.

Quoi?

AGNÈS.

C'est le bronze fidèle,
Le sceau royal où vit votre image, ô mon roi!

LE ROI.

Eh! pourquoi le montrer à votre fils?

AGNÈS.

Pourquoi?
Je veux l'habituer, dès sa première enfance,
A voir dans l'appareil de la toute-puissance
Celui qui, soutenant son pas mal affermi,

Lui montre chaque jour le doux front d'un ami!
Je le veux, pour qu'en vous toujours son cœur vénère
La double majesté du monarque et du père,
Comme le faible cœur de votre Agnès, en vous,
Toujours aime à la fois le héros et l'époux!

LE ROI.

Par la lance saint Jacque, il n'est pas une femme
Mieux faite pour régner que toi, ma noble dame!
Chacun de tes accents est un cri de réveil,
Et tu tiens de ton sang, tu tiens de ton soleil,
Je ne sais quoi de fier, de vaillant et de tendre,
Que sans tressaillement on ne peut pas entendre!

AGNÈS.

Il faut bien, avec vous, avoir le cœur vaillant,
Monseigneur roi! toujours conquérant, bataillant,
Toujours rêvant la France embellie... agrandie!
Nous avons pris l'Artois... à nous la Normandie!

LE ROI.

La Normandie! Oh! oui, je l'aurai, je la veux!
Tiens! je me sens frémir des pieds jusqu'aux cheveux,
Quand je vois le degré de honte et d'impuissance
Où l'Anglais nous réduit, nous, pauvres rois de France!...
Comment nous nomme-t-on? Les rois de Saint-Denis!
Nous ressemblons, Agnès, à ces guerriers honnis
Dont, pièce à pièce, on prend les armes de batailles!
On nous prit tel duché, notre cotte de mailles,
Ce fief qui nous servait de haubert... ce comté,
Qui semblait l'écu d'or de notre royauté;
Et de toute l'armure, à nos mains échappée,
Il ne nous reste plus qu'une pièce, l'épée!

Mais, par les corps des saints! celle-là suffira
Pour reprendre le reste! oui, ma main conquerra
Le bien de mes aïeux comme je t'ai conquise!
Cette terre de France est ma terre promise,
Et, lorsque, comme Agnès, je l'aurai bien à moi,
Vienne donc qui voudrait me l'ôter... elle ou toi!

AGNÈS.

Nous séparer? qui donc y songerait?

LE ROI, vivement.

Personne?

AGNÈS.

Tu sembles troublé?

LE ROI.

Non!

AGNÈS.

Mon Philippe, pardonne!
Mais il est une idée, un soupçon, un effroi,
Qui me poursuit toujours jusques auprès de toi!

LE ROI.

Lequel?

AGNÈS.

En répondant, j'ai peur de te déplaire...
Ingeburge...

LE ROI, violemment.

Ingeburge!

AGNÈS.

O Dieu! quelle colere!

LE ROI, froidement.

De la colère?... moi?... Pourquoi? Tous nœuds d'époux
Ne sont-ils pas rompus dès longtemps entre nous?
Le jugement de Dieu, puis un concile auguste,
N'ont-ils pas déclaré notre divorce juste?

AGNÈS.

Mais le Pape, dit-on, s'inscrit en désaveu.

LE ROI.

Le pape écrit beaucoup!... Oui! mais je réponds peu!..
D'ailleurs, à la raison Ingeburge docile,
Bientôt acceptera l'arrêt du saint concile.

AGNÈS, avec joie.

Se peut-il?

LE ROI.

Je l'espère!

AGNÈS.

O bonheur! et... dis-moi...
Où donc est-elle?

LE ROI, après un peu d'hésitation.

Mais en Danemark, je croi.

AGNÈS.

Est-il vrai, comme ici l'on en donne assurance,
Qu'elle réclame en vain sa dot au roi de France?

LE ROI, vivement.

Cette dot m'appartient en vertu d'un traité!

AGNÈS.

Tu ne la rendras pas?

LE ROI.

- Non, certe!

AGNÈS.

En vérité?

LE ROI.

Oui! mais quel intérêt Agnès peut-elle y prendre?

AGNÈS.

Celui de ton honneur! Philippe, il faut la rendre!

LE ROI.

Non! non! non!

AGNÈS, vivement.

Eh bien, donc, je la lui rendrai, moi!

LE ROI.

Comment?

AGNÈS, allant à ses enfants et leur mettant sa main sur la tête.

J'ai, monseigneur, deux beaux enfants de toi!
Je les mets tous les deux en gage, et sur leur tête
Je saurai bien trouver de quoi payer ta dette!

LE ROI, l'embrassant vivement.

Oh! que je t'aime!

AGNÈS.

Ainsi tu rendras cette dot,
Dis que tu la rendras!

LE ROI.

Peut-être! mais ce mot
Est touchant! et je t'aime!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ÉCUYER.

LE ROI.

Eh! qu'est-ce, la Vienville?

L'ÉCUYER.

Grand sire, les bourgeois de votre bonne ville.

LE ROI.

Je sais! Qu'ils entrent tous! clercs! marchands, échevins!
Et nous célébrerons la bataille des vins!

AGNÈS, souriant.

La bataille des vins, sire?

LE ROI.

Une de ces fêtes
Que de mes écoliers aiment les folles têtes!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE JONGLEUR, ÉCOLIERS,
BOURGEOIS, ÉCHEVINS.

LE ROI, à la foule.

Venez tous, remplissez mon palais de vos chants;
Mon palais est à vous!

A un groupe de marchands.

Eh bien, mes bons marchands,
Êtes-vous abrités dans vos nouvelles halles?

Les marchands s'inclinent.

Oui ?... Bien ! je frissonnais de vous voir dans vos stalles,
Grelotter tout le jour sous la pluie et le froid ;
Mon toit m'abritait mal quand vous étiez sans toit !

Au prévôt.

Mes clercs! dix mois encore et Notre-Dame s'ouvre!

A d'autres marchands.

C'est vous, mon cher prévôt! Eh bien, ma tour du Louvre?
Le Temple? les remparts? voyons, avancez-vous?

LE PRÉVOT.

L'épargne est presque à sec!

LE ROI.

Ah!

LE PRÉVOT.

Comment paierons-nous?

LE ROI.

Payer! toujours payer! On ne pourrait rien faire
Si l'on parlait toujours de payer! Eh! compère,
De l'ordre! on fait d'abord, et puis on paye après!

LE PRÉVOT.

Mais lorsqu'*après* viendra...

LE ROI.

Les deniers seront prêts;
Les juifs paieront.

LE PRÉVOT.

Les juifs! votre piété, sire,
L'oubliez-vous, les a tous chassés de l'Empire.

LE ROI, souriant.

Ce bon prévôt!... Combien leurs deux expulsions
M'ont-elles pu valoir en confiscations?

LE PRÉVOT.

Deux cent mille marcs d'or!

LE ROI.

Eh bien donc, qui te trouble?
Sois sûr que pour rentrer ils paieront bien le double!

LE PRÉVOT.

Eux rentrer!... Et le Pape?

LE ROI.

Au Pape l'on dira
Qu'à combattre aux lieux saints cet or nous servira.

Au jongleur.

Ami jongleur, raconte à madame la reine
La bataille des vins!

LE JONGLEUR.

Très-douce souveraine!
Les écoliers, sachant que notre seigneur roi
Est l'ami du bon vin!...

LE ROI.

Il dit vrai, par ma foi!

LE JONGLEUR.

Viennent de convoquer, au nombre de vingt-quatre,
Les plus célèbres vins pour les faire combattre,
Désigner un vainqueur, et choisir entre tous
Lequel aura, grand roi, l'heur d'être bu par vous!

LE ROI.

Où sont les combattants?

LE JONGLEUR, *désignant la droite.*

Là! brûlant de paraître,
Avant d'entrer en lice, aux regards de leur maître!

LE ROI.

Qu'ils se présentent donc! Et les juges?

LE JONGLEUR, *désignant la gauche.*

Ici!

Et votre chapelain préside!

LE ROI.

Bien choisi!

CHŒUR.

Vive la bataille des vins!
Préparez-vous à la bataille...
Grands chevaliers de la futaille!...
Et nous, chantons dans nos refrains
La grande bataille des vins!

Défilé des vins qui passent portés par des pages sur de riches plateaux. Le roi et Agnès sont assis à gauche.

LE JONGLEUR, *chantant, il les désigne à mesure qu'ils passent pour entrer dans la salle, à gauche.*

Voici le vin de la Moselle
Qui, comme un flot d'or étincelle!
Voici le vin blanc d'Argenteuil
Plus clair que les larmes de l'œil!
Brun comme un rocher de ton île,
Te voilà, Chypre, te voilà!
Et près de toi, marche Aquila
Tout plein du soleil de Sicile!
Voici le piquant Beaugency,
Empourpré comme un cep de vigne!

Épernay petillant s'indigne
Qu'on l'enchaîne encor, et voici
Enfin, voici le plus insigne,
Le plus généreux, le plus digne,
Le vin blanc de Montmorency!

Les vins sont entrés l'un après l'autre dans la salle, à gauche.

LE CHŒUR, regardant dans la salle.

On ouvre les flacons! on a brisé la cire!

LE ROI, au jongleur.

Va! sois juge du camp!

RÉCITATIF.

LE JONGLEUR.

Je l'étais déjà, sire!
Mais je mériterai l'honneur d'un double choix!

LE ROI.

Comment donc?

RÉCITATIF.

LE JONGLEUR.

En jugeant chaque guerrier deux fois.

Il s'élance dans la salle.

CHŒUR.

Regardant dans la salle où a lieu le combat.

Vive la bataille des vins!
Les voilà rangés en bataille
Les chevaliers de la futaille!
Leur voix se mêle à nos refrains!

Vive la bataille des vins!
Quel tumulte! ils brillent! écument!
Les uns sautent, les autres fument!
Voyez! voyez! jusques ici,
Les torrents coulent,
Les flacons roulent!
Et les juges roulent aussi!
Mais voici le jongleur!

Le jongleur reparaît.

LE ROI.

Eh bien, à qui la palme ?

RÉCITATIF.

LE JONGLEUR.

Les vainqueurs vont paraître!

LE ROI.

Et les juges?

LE JONGLEUR.

Seigneur,
Tous restés sur le champ d'honneur!
Et pour chanter ce jour, me voilà seul et calme!

AIR.

Jour enchanté!
Parfum! clarté!
L'air, la grande salle et la chambre,
Semblaient pleines de baume et d'ambre,
Partout, flots d'or et de rubis!

On se croyait en paradis !...
Les rivaux disputaient le prix!...
Et les juges goûtaient, goûtaient,
Pour bien voir qui le méritaient !

LE CHŒUR.

Et les juges goûtaient, goûtaient,
Ah ! les bons juges que c'étaient!

LE JONGLEUR.

« A moi le prix ! dit la Rochelle,
Du roi, je remplis l'escarcelle!
— Tais-toi! double fils de bâtard!
A moi le prix! a dit Pomard!
— Taisez-vous! Provence et Bourgogne!
Dit le Bordeaux avec mépris!
Vous donnez la goutte et la rogne!
Vous tuez, et moi, je guéris!
A moi le prix ! »
Et les juges goûtaient, goûtaient,
Pour bien voir qui le méritaient !

LE CHŒUR.

Et les juges goûtaient, goûtaient,
Ah! les bons juges que c'étaient!

LE JONGLEUR, continuant son récit.

« Vous faites trop les connétables,
Dit Épernay,
Soyez chauds, froids ou redoutables!
Moi, je suis gai !
Je fais fleurir au bord du verre
Chansons et ris!

Je suis la harpe du trouvère,
A moi le prix! »

LE CHOEUR.

Et les juges goûtaient, goûtaient!
Ah! les bons juges que c'étaient!

RÉCITATIF.

LE JONGLEUR.

A force, enfin, d'avoir goûté,
Les juges, des vainqueurs ont ainsi décrété
Le rang, le titre et la puissance,
Le Chypre est nommé pape; Aquila cardinal,
Et Bourgogne, Épernay, Bordeaux, à titre égal,
Sont tous déclarés pairs de France!

LE CHOEUR.

Honneur! honneur aux pairs de France!
A sa table, oh! qui pourrait voir
Un de ces nobles pairs s'asseoir,
Défierait et mort et souffrance!
Vivent ces grands vainqueurs, dignes fils de Bacchus!

LE JONGLEUR.

Braves gens! j'aime à vous entendre!
Vous chantez les vainqueurs... et buvez les vaincus!
Pour cela, faut-il donc se pendre?
Non, par le ciel! fade ou divin,
Blanc ou vermeil, buvons le vin
Tel que nous le donne la treille,

Et puis, le soir, d'un cœur content,
Dormons auprès de notre vieille
En répétant:

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive la bataille des vins!
Je les ai vus dans la bataille,
Les chevaliers de la futaille!
Chantons! chantons dans nos refrains
La grande bataille des vins!

La musique s'arrête tout à coup, à l'arrivée de l'écuyer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Sire, un ambassadeur du puissant roi Kanut.

AGNÈS, *vivement, à l'écuyer.*

Du roi de Danemark! Que veut-il? Dans quel but?

L'ÉCUYER, *au roi.*

De son maître, pour vous, il apporte un message...

LE ROI.

Qu'il entre!

A Agnès.

Chère Agnès, pour ce pèlerinage,
Mon amour ne consent à vous donner qu'un jour!

Hâtez donc le départ pour hâter le retour!

Il l'embrasse sur le front, elle sort avec ses enfants. Les bourgeois s'apprêtant à sortir.

LE ROI, aux bourgeois.

Restez!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ENVOYÉ. Il est vêtu d'une robe de moine; sa barbe est noire; son capuchon recouvre son front; il s'approche du roi et lui remet le sceau du roi de Danemark avec une lettre.

LE ROI.

Oui, c'est bien là cette main toujours chère!
Quel objet aujourd'hui préoccupe mon frère?

L'ENVOYÉ.

Toujours le même, sire!

LE ROI.

Ah!

L'ENVOYÉ.

Notre reine!

LE ROI.

Eh bien!
Parlez! mais en honneur que puis-je faire? Rien!
Le concile a jugé, mon âme s'est soumise,
Fils de l'Église, il faut obéir à l'Église!

L'ENVOYÉ.

Soit, mais le cardinal...

LE ROI.

Est près du saint-père, oui!

Mais il est un pouvoir encore plus grand que lui.
C'est notre parenté qui rompt cette alliance.
La conscience! hélas! monsieur, la conscience!

L'ENVOYÉ.

Par conscience donc, sire, écoutez mon roi!
Mon roi qui vous réclame ici sa sœur...

LE ROI, avec colère.

A moi?

Se calmant.

En Flandre, m'a-t-on dit, elle a voulu se rendre.

L'ENVOYÉ.

Je viens de Flandre, sire, elle n'est pas en Flandre!
Où donc est-elle?

LE ROI.

Elle est... elle est libre!... Et souvent
Elle change d'abri, de pays, de couvent...
Peut-être l'empereur...

L'ENVOYÉ.

J'ai parcouru l'empire,
On n'a pas vu la reine... Où donc est-elle, sire?

LE ROI.

Que sais-je et que vient-on ici me demander?
Me suis-je donc chargé du soin de la garder?

L'ENVOYÉ.

Je le crains!

LE ROI.

Vil vassal!

L'ENVOYÉ.

Roi! Depuis deux années,

Un mystère profond couvre ses destinées !
Depuis deux ans, son frère, en vain, à vos États
Redemande Ingeburge,... on ne la lui rend pas !
Sur elle, sur son sort, pas un trait de lumière !
Est-elle morte, sire? est-elle prisonnière?
Son frère peut tout craindre! oui, tout, même un forfait.
Où donc est-elle, sire, et qu'en avez-vous fait?

LE ROI.

Eh! qu'êtes-vous donc, vous, pour tenir ce langage?
Je connais votre voix! Et sur votre visage...

L'envoyé rejette en arrière son capuchon. C'est Landresse.

Ciel! lui! c'est lui! Landresse! Ah! ce déguisement!
Ne t'arrachera pas à mon ressentiment.

LANDRESSE.

Cet habit est le mien, seigneur roi... Je suis prêtre!
Prêtre pour expier... pour réparer peut-être!...
Pour défendre et sauver, comme soldat chrétien,
Celle que je perdis comme chevalier!

LE ROI, avec ironie.

Bien!
Tu déguises ton corps pour déguiser ton âme!
Cet habit sert de voile à ton amour infâme!

LANDRESSE.

Mon amour! mon amour! Regarde donc, ô roi!
Regarde ces yeux creux! ce front dépouillé! voi
Ce vieillard de trente ans, et tout ce qu'avant l'âge
Ont gravé de sillons sur ce pâle visage,
Cinq ans de désespoir, de pleurs et de remords!
Mon amour? Ah! le Dieu des vivants et des morts,

Le Dieu qui siége haut et qui voit loin, qui compte
Mes larmes de regret et mes larmes de honte,
Qui voit, depuis cinq ans, mon âpre repentir
Faire pleuvoir le sang de tout ce corps martyr,
Il sait, ce Dieu, qu'en moi, de mon fatal délire
Il ne reste plus rien que l'horreur qu'il m'inspire!
Qu'en lui je hais le mal qu'hélas! j'ai fait par lui!
Que la sainte pitié transfigure aujourd'hui
En un céleste feu ma criminelle flamme;
Qu'avec l'habit du Christ, j'ai revêtu son âme!
Et que, libre à jamais de vos terrestres soins,
Ce cœur régénéré n'a plus que deux besoins;
Désarmer mon sauveur à force de cilices,
Désarmer ma victime à force de services!

LE ROI.

Des services!... Toi?

LANDRESSE.

Moi! je suis un humble clerc,
Et de ton front royal part la foudre et l'éclair;
Mais, à tes cruautés pour ravir ta victime,
Avec moi, près de moi, marche une ombre sublime!
Le saint légat, à Rome, en mes bras expira,
Il m'a légué son œuvre, et, tant qu'il restera
Une goutte de sang dans cette pâle veine,
Un battement au fond de ce cœur, une haleine
En ce sein desséché, toujours, partout, ô roi!
Tu me retrouveras entre Ingeburge et toi!
J'irai la disputer aux lieux où tu la caches,
Je la ferai monter au rang dont tu l'arraches,
Et rien n'arrêtera ma ferveur de chrétien,
Que je n'aie effacé mon forfait... et le tien!

LE ROI.

Par le Dieu qui fut mis en croix! sans mon baptême,
Vassal, je t'ôterais la vie à l'instant même!
Rappelle-toi du moins...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ÉCUYER.

LE ROI, à l'écuyer.

Que veux-tu?

L'ÉCUYER.

Seigneur roi,
Notre reine en partant pour Étampe...

LE ROI.

Hein? quoi?
Étampe! Étampe! Agnès! Tu me dis que la reine.
Pour Étampe est partie? Allez! qu'on la ramène!
Que l'on coupe au plus court! allez! rejoignez-la!
Mais courez! Courez donc!

Avec emportement.

Mon cheval!

LANDRESSE.

Elle est là!

Le roi s'élance au dehors. Tous les conseillers restent stupéfaits. La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Pendant l'entr'acte, morceau symphonique servant comme d'ouverture à l'acte suivant.

ACTE TROISIÈME.

Une salle du château d'Étampes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, UN GARDIEN.

LE GOUVERNEUR, *à la cantonade.*

Oui, je pars à l'instant !

Au gardien.

Approchez-vous, Artempe,
Mon devoir, pour trois jours, m'appelle hors d'Étampe.

LE GARDIEN.

Monsieur le gouverneur, j'écoute...

LE GOUVERNEUR.

Écoutez bien !
Votre vie est en jeu. Le précédent gardien,
Paya cher un moment de pitié criminelle !
La captive est remise à vos soins. Auprès d'elle,
Tout messager, par vous, ou malgré vous conduit,
Tout présent apporté, tout message introduit...
Vous êtes mort !...

LE GARDIEN.

Comment faut-il que je l'appelle ?

LE GOUVERNEUR.

Elle n'a qu'un seul nom !... La captive !... C'est elle...
Laissez-nous !...

Le gardien sort.

SCÈNE II.

INGEBURGE, LE GOUVERNEUR.

INGEBURGE. *Elle entre la tête baissée.*

Qu'allez-vous m'annoncer d'inhumain ?
Depuis deux ans qu'ici je suis dans votre main,
Pas un jour n'a passé, sans que votre visage
De quelque affront nouveau m'apportât le présage !
Que m'apportez-vous donc encor ?

LE GOUVERNEUR.

La liberté !

INGEBURGE.

Vous ?

LE GOUVERNEUR, *lui tendant un papier.*

Dites un seul mot... plus de captivité !

INGEBURGE, *prenant le papier.*

Ah ! je comprends ! Toujours l'arrêté du concile !
Qu'à ses iniques lois, je me montre docile !
Que je veuille signer ma honte de ma main !
Que je déclare impur mon légitime hymen !
D'adultère accusée, et puis de sortilége,
Que j'accepte aujourd'hui le nom de sacrilége !
Et, pour briser mes fers, que j'aille lâchement
Confirmer leur mensonge avec mon faux serment !

Non! Cinq ans de torture et deux ans d'esclavage
Au niveau de mes maux ont haussé mon courage!
Un cachot vous mûrit plus vite qu'un palais!
Qu'on me torture, soit! mais m'avilir, jamais!

Elle va pour déchirer le papier.

LE GOUVERNEUR, l'arrêtant.

Ne le déchirez pas! Dans votre sort funeste,
C'est encore un ami! c'est le seul qui vous reste!
Ne le déchirez pas! Les souverains, parfois,
Se lassent à la fin d'ouïr certaines voix!
Ne le déchirez pas!... Vous maudissez vos chaînes!
Si ce n'était pourtant qu'un essai de vos peines!
Ne le déchirez pas!...

Il sort.

SCÈNE III.

INGEBURGE, seule.

Quels sinistres accents!
Mon âme, malgré moi, se trouble! Ah! je le sens,
Mon indignation faisait tout mon courage!

Regardant autour d'elle. Après un silence.

Jamais je n'eus si froid dans ces murs!... Que leur rage
Veuille encor m'imposer de nouvelles douleurs...
Quel bras me défendrait?... Messager de mes pleurs,
Le cardinal devait les porter au saint-père...
Le cardinal n'est pas revenu!... De mon frère
J'implore en vain l'appui... mon frère n'entend pas!
Seule!... seule!... oh! j'ai peur! quel est ce bruit?... Des pas?

Là ! dans cette muraille ! oui ! là... Le bruit s'arrête !...
Il recommence... Allons, allons, ma faible tête,
Calme-toi !... C'est délire !... Et qu'est-ce que je crains ?...
Oh ! ce geôlier l'a dit : « Parfois, les souverains
Vengent cruellement... » S'il osait... je frissonne !
Il doit tant me haïr, moi, moi, qui lui pardonne !
Et je suis en ce lieu si facile à tuer !

Prêtant l'oreille avec terreur.

Ah !... cette fois !... C'est là ! là !... J'entends remuer...
Dieu ! Dieu ! sentir des doigts me saisir à la gorge !...
Jetée à terre ainsi qu'un agneau qu'on égorge,
Voir sur moi se lever un couteau ! Dans ma chair
Le sentir qui s'enfonce !... Oh ! la porte de fer
S'ébranle et s'ouvre...

Poussant un cri et tombant à genoux.

Ah ! grâce !

SCÈNE IV.

INGEBURGE, AGNÈS, *qui s'arrête sur le seuil de la porte.*
LE GARDIEN.

INGEBURGE.

Une femme !

LE GARDIEN, *au fond, à Agnès, en lui montrant Ingeburge.*

C'est elle !

AGNÈS, *au gardien.*

Son nom ?... quel est son nom ?

LE GARDIEN.

Je l'ignore.

INGEBURGE, regardant Agnès.

Elle est belle !

AGNÈS, au gardien.

Laissez-nous.

Il sort.

En son cœur, pénétrons doucement,
Le malheur est farouche et s'offense aisément!
Approchons!

INGEBURGE.

Elle vient!... Quelle est donc cette femme
Qui, de mes durs geôliers, semble avoir touché l'âme?

AGNÈS, s'approchant d'Ingeburge.

Qu'avez-vous? on dirait que vous tremblez?

INGEBURGE.

Le cœur,
Lorsqu'on a trop souffert, est faible, et tout fait peur.

AGNÈS.

Mais regardez, mon âge est frère de votre âge!
Et, si l'on ne voit pas écrit sur mon visage
Que vos maux de mon cœur ont trouvé le chemin,
Lors, il ne faut plus croire à nul visage humain!

INGEBURGE.

Oui, la douce pitié sur votre front réside!
Pourtant, quand je compare à ce manteau splendide
Les sordides habits qui pèsent sur mon corps!

AGNÈS.

Eh! qu'importe l'habit, quand, sous de vils dehors,
D'un cœur pur et loyal on voit percer la flamme,
Le haillon devient pourpre, illuminé par l'âme!

INGEBURGE, vivement.

Vous savez qui je suis?

AGNÈS, naïvement.

Non, vraiment; mais je sais
Que vos yeux sont remplis de larmes!... c'est assez!

INGEBURGE.

Vous-même, qu'êtes-vous?

AGNÈS, souriant.

Qui je suis?... Je suis celle
Qui voudrait apaiser votre douleur mortelle...
Qui le pourrait peut-être!...

INGEBURGE, souriant avec tristesse.

Oh! j'en doute!

AGNÈS.

Pourquoi?

INGEBURGE.

Trop puissant est le bras qui pèse ici sur moi!

AGNÈS.

Depuis quand, en ces murs, vous retient-on captive?

INGEBURGE.

Voilà plus de deux ans que j'y meurs toute vive!

AGNÈS.

Deux ans! deux ans! qui donc osa vous y plonger?

INGEBURGE.

Celui de qui la main devait me protéger!

AGNÈS.

Quel est-il?

INGEBURGE.

Mon époux!

AGNÈS.

Votre époux! un tel crime!
Un époux! le bourreau d'une telle victime!
De quel droit? en quel nom commit-il ce forfait?

INGEBURGE.

Hélas! au nom du mal qu'il m'avait déjà fait!

AGNÈS.

Oh! chaque mot de vous me fait peur et m'attire!
Je n'ose aller plus loin; pourtant je le désire!
Que vous a-t-il fait?

INGEBURGE.

Jeune et pure comme vous,
Je me suis vu traiter d'infâme aux yeux de tous!

AGNÈS.

Par lui?

INGEBURGE.

Par lui! j'ai vu briser mon mariage
Comme un lien impur...

AGNÈS.

Par lui?

INGEBURGE.

Par lui!... Sa rage
Enfin, pour dernier coup, m'a jetée en ce lieu,
A la fois exilée et captive!... Oh! Dieu! Dieu!
Être en captivité sur la terre étrangère,
Mais c'est perdre deux fois sa patrie et sa mère!

Captif en son pays, entre les siens et soi,
On n'a qu'une muraille!... on respire... l'on boit
L'air natal!... on entend la langue qui s'appelle
De ce cher et doux nom de langue maternelle!
La voix de vos amis peut toucher vos bourreaux!...
Leur main peut se glisser à travers les barreaux!...
Mais subir à la fois la double solitude
Et de l'éloignement et de la servitude!...
De tout ce qu'on chérit se sentir écarté
Par un étroit cachot et par l'immensité!...
Ah! ce sont des tourments! mais non! mieux vaux me taire!

AGNÈS.

De tous vos maux, sans crainte, ouvrez-moi le mystère.

INGEBURGE.

Vous frémiriez d'horreur, si je les disais tous!
D'où me vient ce sordide habit! le savez-vous?
De ce que, pièce à pièce, il m'a fallu tout vendre
Pour payer la pitié de mes gardiens! pour rendre
Mes besoins moins cruels! pour m'acheter du pain!
Oui! la reine de France a souffert de la faim!

AGNÈS, *avec un cri terrible.*

Ingeburge!

INGEBURGE.

Eh bien, oui!... c'est moi! je suis la reine!

AGNÈS.

Vous!

INGEBURGE.

Cette mendiante est votre souveraine!

AGNÈS, *éperdue.*

Ingeburge! Ingeburge... en ce cachot affreux!...
Souffrant la faim... portant l'habit des malheureux!...

INGEBURGE.

Ah! que sont ces tourments dans mon destin funeste?
Quand tout nous abandonne, au moins le ciel nous reste!...
Ils m'ont ravi le ciel! Depuis deux ans, j'ai faim
Et du pain de la terre et du céleste pain!

AGNÈS, *avec effroi.*

Taisez-vous! taisez-vous!

INGEBURGE, *continuant.*

Non! ce secours suprême
Qu'on ne refuse pas au coupable lui-même,...
Le trésor du chrétien, le baume du souffrant,
Le symbole de vie aux lèvres du mourant,
La consolation que le juge rigide
Accorde à l'assassin, au traitre, au parricide...
On me l'enlève, à moi!... Dans ce funeste lieu,
Depuis plus de deux ans, je vis loin de mon Dieu!

AGNÈS, *éperdue, à part.*

Par lui! par lui! pour moi!

INGEBURGE.

Contre un tel anathème
Parfois on se révolte, on maudit... on blasphème!...
Pas un seul prêtre à qui demander mon pardon!
Comme les réprouvés, en proie à l'abandon,
En proie à mes péchés, je meurs ensevelie
Avec la faim, l'effroi, la honte, la folie!

AGNÈS, dont l'émotion a toujours été croissant pendant ces vers, tombe sur un siége en éclatant en sanglots.

C'en est trop! c'en est trop!

INGEBURGE, se retournant vers elle.

Quel cri parti du cœur!

Elle s'approche du siége où est tombée Agnès.

Des larmes!... des sanglots!... Mais c'est donc une sœur
Que sous vos traits ici le Seigneur Dieu m'envoie!...

Elle va à Agnès, qui se cache le visage.

Ne cachez pas vos pleurs!... C'est ma première joie,
Hélas! depuis deux ans!...

Elle va pour la prendre dans ses bras.

Oui! venez en pleurant...
Dans mes bras...

AGNÈS, vivement.

Moi? Jamais!...

INGEBURGE, souriant.

A cause de mon rang?...
Plus de distance quand le malheur est au comble!...
L'infortune l'efface et la pitié la comble!
Sans crainte, venez donc...

AGNÈS.

Non, non!

Elle jette par terre ses colliers et ses bijoux.

INGEBURGE, la regardant.

Que faites-vous?
Vous jetez, sous vos pieds, ces colliers, ces bijoux!

AGNÈS.

Ils me font trop d'horreur près de votre indigence!

INGEBURGE.

Ah! Dieu seul est meilleur!

AGNÈS, se relevant.

Eh bien, ma récompense!

INGEBURGE.

Laquelle?

AGNÈS, avec force.

En ma parole, Ingeburge, ayez foi,
Quand je jure qu'il est impossible qu'un roi...

INGEBURGE.

Aussi ce n'est pas lui que j'accuse, c'est elle!

AGNÈS.

Elle?...

INGEBURGE.

Ignorez-vous donc quelle fureur mortelle
Souffle à l'homme emporté par un fatal penchant,
Le conseil d'une femme au cœur faux et méchant?

AGNÈS.

De qui donc parlez-vous?

INGEBURGE.

De qui? sinon de celle
Dont le manteau royal de diamants ruisselle,
Et qui, lorsque je meurs ici de désespoir
Sur mon trône est allée insolemment s'asseoir!

AGNÈS.

Agnès!

INGEBURGE.

Je la devine en toutes mes tortures!

AGNÈS, avec indignation.

Croire qu'Agnès...

INGEBURGE.

Ainsi font toujours ces impures!...

Mouvement d'Agnès.

Ne la défendez pas! Sans pudeur et sans foi,
A seize ans...

AGNÈS, se relevant.

C'en est trop, enfin!... je suis...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GARDIEN, puis LE ROI.

LE GARDIEN, entrant.

Le roi!

AGNÈS.

Le roi!

INGEBURGE.

Le roi!

LE ROI, entrant et apercevant Ingeburge.

Trop tard!

INGEBURGE, à Agnès, avec terreur.

Ne me quittez pas!

AGNÈS, se jetant aux pieds du roi et éperdue.

Sire!
Sire!... Dites-lui!... Non!... Réparez!... Un martyre!...
Un crime affreux!... Deux ans de torture!... Je meurs!...

LE ROI, la contenant.

Calme-toi, mon Agnès!...

INGEBURGE, avec un cri terrible.

Agnès!

LE ROI, à Agnès.

Pourquoi ces pleurs?...

INGEBURGE, à part.

Agnès! je ne sens plus que haine et jalousie!

LE ROI, à Agnès.

Mais parle!

AGNÈS.

De pitié, d'épouvante saisie...

LE ROI, avec colère.

Que t'a-t-elle donc dit?

AGNÈS.

Ah! ne l'accuse pas!
Lorsque tu sauras tout, mon roi, quand tu sauras
Quels maux elle a soufferts, ce que d'affreux ministres
Ont sur elle, en ton nom, commis d'actes sinistres!
Tu n'auras, comme moi, qu'un besoin... la venger...
La protéger surtout!

INGEBURGE, à part, avec rage.

Elle!... me protéger!

AGNÈS.

La douleur, mon Philippe, à tel point l'exaspère,
Qu'elle dit... qu'elle croit notre hymen...

INGEBURGE, avec force.

Adultère!

AGNÈS.

Tu l'entends!

LE ROI, poussant un cri terrible et se précipitant sur elle.

Malheureuse!

INGEBURGE, qui d'abord a reculé, s'avançant vers lui.

Achevez, seigneur roi!
Pour moi soyez humain une fois... Tuez-moi!

SCÈNE X.

Les Mêmes, LANDRESSE.

LANDRESSE.

Il ne vous tuera pas!

LE ROI.

Landresse! Qui t'amène?

INGEBURGE, stupéfaite.

Landresse!... ce vieillard!

LANDRESSE.

Landresse est mort, ô reine!
Tous, dans cet humble clerc, saluez en ce lieu
L'envoyé du saint-père et l'envoyé de Dieu!

LE ROI.

Toi!

INGEBURGE.

Lui!

LANDRESSE, au roi, montrant le sceau et la lettre du pape, qui le nomme légat.

Que ta main touche et que ton regard lise!
Roi! je suis l'Église! oui! le saint chef de l'Église!

INGEBURGE, à part.

Dieu! voilà de tes coups!...

LE ROI, avec hauteur.

Que viens-tu m'ordonner?

LANDRESSE, montrant Ingeburge.

Je viens briser ses fers!...

LE ROI.

Et puis?

LANDRESSE.

La couronner!

Mouvement d'Agnès.

LE ROI, à Agnès.

Sois calme!

A Landresse.

De quel droit?

LANDRESSE.

Du droit de l'Évangile!

LE ROI.

Nos nœuds furent brisés par l'arrêt d'un concile.

LANDRESSE.

D'un concile vendu!

AGNÈS, à Philippe.

Dit-il vrai?

LE ROI.

Lâcheté!

LANDRESSE.

Vendu!... Tu le sais bien, car tu l'as acheté!

AGNÈS, à Philippe.

Dit-il vrai ?

LE ROI.

Vingt docteurs ont signé le divorce!

LANDRESSE.

Signé sous le couteau!

AGNÈS, à Philippe, avec une angoisse croissante.

Dit-il vrai ?

LE ROI.

Non!

LANDRESSE.

Par force!

Et le pape a cassé l'hymen que Dieu défend.

Montrant la sentence.

Voici la sentence!

AGNÈS, poussant un cri de désespoir.

Ah!

LANDRESSE, à Agnès.

Pardonne, pauvre enfant!
Je déchire ton cœur et le mien s'épouvante
En te frappant ainsi! Ta faute est innocente!
Dans ces affreux complots, tu n'es pas de moitié!
Mais ni ton innocence, hélas! ni la pitié,
Ne peut me détourner de la royale voie!...
Il faut que j'obéisse à celui qui m'envoie!
Il faut...

Se tournant vivement vers le roi.

Il faut surtout que je le sauve, lui!

AGNÈS.

Que dit-il ?

INGEBURGE.

Quel accent!

LANDRESSE.

Oui, mon roi! mon maître, oui!...
C'est le cri d'un féal plus encor que d'un prêtre!
Avant que d'être à Dieu, j'étais à toi, mon maître!...
A ta gloire jadis j'ai dévoué mon bras;
Mais c'est pour ton honneur qu'aujourd'hui je combats!
Vois! un scandale affreux déshonore le monde!
Sur l'univers s'étend, comme une lèpre immonde,
Le mépris des serments les plus saints! Le mépris
Des plus purs droits, des droits dans le ciel même écrits,
Les droits du mariage! En Alsace, en Bohême!
Dans la vieille Angleterre et dans l'empire même,
Partout les souverains étalent autour d'eux
Des Clothers, des Chilpriks, les désordres hideux!
Les trônes sont partout peuplés de concubines!
Et l'épouse, portant la couronne d'épines,
Aux regards indignés va promenant l'affront
Du divin sacrement insulté sur son front!

AGNÈS, à part.

J'ai peur!

LANDRESSE.

Si le saint-père hésite! s'il n'arrache,
Comme on coupe sur l'arbre un chancre avec la hache,
S'il n'arrache du cœur de toute nation,
Ce mot vil et maudit, répudiation!...
C'en-est fait!... Vos excès devenant loi publique.

Le monde est ressaisi par Vénus l'impudique !
Nous voilà juifs, persans, mahométans, païens,
Mais nous n'avons plus droit de nous nommer chrétiens !
De notre sainte foi le plus noble apanage
Tombe et meurt dans le monde avec le mariage,
Et nous voyons s'éteindre au fond des cœurs pervers,
La loi de pureté qui sauva l'univers !

INGEBURGE.

Oh ! l'apôtre ! la voix qui régénère !

AGNÈS, avec désespoir.

Et brise !

LANDRESSE, au roi.

Eh bien, parle, est-ce toi, fils aîné de l'Église,
Qui frapperas l'Église, et qui, chrétien et roi,
Souilleras tout ensemble, et ta gloire et ta foi ?

Mouvement du roi.

Oui, ta gloire !... Ton règne est de quinze ans à peine,
Et de hauts faits déjà comme ta vie est pleine !
La France avec orgueil, l'Europe avec effroi,
Voient grandir chaque jour ton royaume par toi !
Et, comme si par toi cette terre anoblie
De la gloire future était déjà remplie,
A ton nom, l'on pressent, l'on rêve plus encore !
Que dirai-je ? on devine à ton puissant essor,
Un de ces fondateurs de race, un de ces princes,
Qui, dans leur forte main pétrissant dix provinces,
En font sortir un peuple, un seul, qui ne meurt pas !
Et l'on entend vibrer tout autour de tes pas.

Comme la foudre au loin roulant sur la montagne,
Je ne sais quel écho du nom de Charlemagne !

LE ROI, avec un cri d'orgueil.

Charlemagne !

LANDRESSE.

Oh ! mon fils, respecte Charle en toi !
Ne déshonore pas un grand homme, un grand roi !
Par cette iniquité, ne force pas l'histoire
A mêler ses mépris à l'hymne de ta gloire...

LE ROI, à part.

Il me trouble !

INGEBURGE, avec un cri de joie.

Il s'émeut !...

LANDRESSE, se jetant à genoux.

Au nom de ton honneur,
O mon maître !... ô mon fils ! au nom de ton Sauveur !

LE ROI, de plus en plus troublé

Que faire ?...

AGNÈS, avec un cri de désespoir

Mon Philippe !

LE ROI, à sa voix.

Ah ! me séparer d'elle ?

Courant à Agnès.

Jamais !

LANDRESSE.

Roi !

LE ROI.

Tu me veux une gloire immortelle !

Montrant Agnès.

Sans elle, je ne puis rien accomplir de grand !
Et près d'elle, d'honneur et d'amour m'enivrant,
Mon règne lèguera de tels faits à l'histoire,
Que ma faute, crois-moi, se perdra dans ma gloire !

LANDRESSE, se relevant.

Prends garde! jusqu'ici, j'ai prié; mais je puis,
Ne pas prier toujours! Songe à ce que je suis!

LE ROI.

Je songe et songerai que je porte couronne.

LANDRESSE.

Roi! ne me force pas à te dire : j'ordonne!

LE ROI, avec colère.

Eh bien, soit! Dis-le donc! Va, va! Parle en vainqueur!
Mets mon orgueil royal du parti de mon cœur!
Au sacre de nos rois, souviens-t'en, on les nomme
Rois de France d'abord, puis empereurs de Rome!
Le pape, par nous seuls, vit Rome à ses genoux!
Prince, il est moins que nous, n'étant rien que par nous!
Si donc il veut répondre au bienfait par l'outrage,
Et traiter en vassaux ceux dont il est l'ouvrage,
Le fils de mes aïeux alors se souviendra
De ce qu'est ce grand nom, roi de France!... et saura
Braver l'usurpateur en respectant le prêtre!

LANDRESSE.

Le prêtre parle seul ici!... Le divin maître
Te dit seul par ma voix : Roi de France, reprends,
Ta femme, et donne-lui le nom que je lui rends!

LE ROI, tenant Agnès dans ses bras.

Non!

LANDERSSE.

Roi de France! assez de scandale et de crime!
Par ton sauveur, reprends ta femme légitime!

LE ROI.

Non!

AGNÈS, se pressant dans ses bras.

Mon Philippe!

LANDRESSE.

Roi! pour la troisième fois
C'est ton Dieu qui te parle : Obéis à sa voix!

LE ROI.

Non!

LANDRESSE, avec douleur.

Non?... Mais tu veux donc que la sainte vengeance
Par la main d'un Français aille frapper la France!

LE ROI, avec terreur.

La France!

LANDRESSE, se tournant vers le fond, où, depuis le commencement de la scène, on a vu paraître et s'amasser les soldats du château, attirés par la présence du roi.

Venez tous; car je parle pour tous!

Les soldats et les habitants du château descendent en scène, et se rangent des deux côtés avec terreur et curiosité.

Donc, au nom de celui qu'on écoute à genoux,
Je vous dis : Si le roi persiste en son delire,
De la France, soudain le Seigneur se retire,
Et tout commerce cesse entre l'homme et le ciel!
Les temples sont fermés! les flambeaux sur l'autel

S'éteignent! Des clochers, les cloches descendues,
Gisent, avec les croix, sur le sol étendues!
Plus d'office divin! Plus de communion!
Pour le cœur pénitent, plus d'absolution!
L'Église n'entend plus ni chants de fiançailles,
Ni prières de deuil! Privés de funérailles,
Les morts ne dorment plus à l'ombre de la croix!...
Roi! tu m'as entendu! Pour la dernière fois
Parle, veux-tu briser ta coupable alliance?

LE ROI.

Non! jamais!

LANDRESSE.

Eh bien, donc, l'interdit sur la France!

Mouvement général; tous tombent à genoux. Landresse se retourne vers Ingeburge.

Vous, reine, soyez libre et sortez de ce lieu!

LE ROI, faisant un mouvement pour la retenir.

Elle?...

LANDRESSE, au roi, avec autorité.

Laissez passer la justice de Dieu!

Le roi reste pétrifié sous le geste de Landresse. Ingeburge et Landresse sortent lentement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un petit cloître devant une église de Paris. — A droite, la porte de l'église; à gauche, le presbytère.

SCÈNE PREMIÈR

BOURGEOIS, puis L'ÉCOLIER et LE JONGLEUR.

PREMIER BOURGEOIS.

Le roi se rendra-t-il?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il faut bien qu'il se rende.

PREMIER BOURGEOIS.

Un souverain céder!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quand le pape commande!

PREMIER BOURGEOIS.

Le pape est donc le roi de Paris?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et des rois!
Roi de tout! Il paraît qu'on insulte la croix
Lorsqu'on ne fait pas tout ce que le pape ordonne!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pourtant, vous l'avouerai-je... une chose m'étonne.

PREMIER BOURGEOIS.

Qu'est-ce ?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Puisque le pape est si juste, pourquoi
Punir le peuple entier de la faute du roi ?

PREMIER BOURGEOIS.

Tu ne comprends pas ça ?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pas du tout ! De ses blâmes
Qu'il frappe notre roi, parce qu'il a deux femmes,
Bien ! mais, en même temps, il me frappe aussi, moi
Qui n'en ai pas du tout ! Qu'on m'explique pourquoi ?

LE JONGLEUR, *s'avançant.*

C'est bien le cas d'aller le demander à Rome !

DEUXIÈME BOURGEOIS, *s'éloignant en grommelant.*

Tous ces jongleurs ne sont que mécréants !

Les deux bourgeois s'éloignent.

L'ÉCOLIER, *qui est entré en même temps que le jongleur, s'adressant à lui.*

Prudhomme,
Me reconnaissez-vous ?

LE JONGLEUR, *le reconnaissant.*

C'est vous, bel écolier ?
Eh bien, l'art de mentir ?

L'ÉCOLIER.

Et l'art de mendier ?

LE JONGLEUR.

J'ai fait de grands progrès. Je fus près d'un an... moine !

L'ÉCOLIER.

Rien qu'un an ?

LE JONGLEUR.

La besace est un beau patrimoine;
Mais je ne pouvais plus, en fils de ménestrel,
Ni jouer à trois dés au jeu du trémerel,
Ni courir les tournois avec ma chère harpe...
Ni prendre mon tambour et ma vielle en écharpe...
Ni boire à plein... Oh ! si, cela, je le pouvais !
Mais je ne pouvais plus dire d'amoureux lais
Aux jeunes filles... Si ! je le pouvais encore !
Mais les prés et les bois, mais les chants dès l'aurore !...
Mais tous mes jours jetés au vent des carrefours !
Mais les belles chansons de bataille et d'amours !
Oh ! les perdre à jamais, c'était chose trop dure !
« Dans ces temps d'aventure entrons en aventure... »
M'écriai-je... Et je pars du couvent, pour tous biens,
Emportant mes auteurs profanes et chrétiens !
Le voyage fut court pour ma bibliothèque !
Le premier jour, à Laon, je vendis mon Sénèque !
Le second, je jouai mon psautier à Soissons...
C'était un vendredi, contre deux beaux poissons !...
Le dimanche, à Tournay, j'oubliai mes légendes !
Mon credo dans Cambray, mon bréviaire à Provendes !
Le mardi, jour brûlant ! je bus tout mon missel,
Dans la ville altérée où l'on blanchit le sel !
Et je semai si bien ainsi sur mon passage
Les pieux compagnons de mon pèlerinage,

Qu'il ne me reste plus, las! pour me réformer,
Que le grand saint Ovide et son bel *Art d'aimer*...
Auquel notre grand prince, en dépit de la mitre,
Est en train d'ajouter un si royal chapitre!

L'ÉCOLIER.

Cédera-t-il... le roi?

LE JONGLEUR.

Non!

BOURGEOIS, s'approchant.

Ah!

LE JONGLEUR.

J'en suis certain!
Il a le cœur outré de rage! A Saint-Quentin,
Il a fait enlever l'évêque à l'autel même!
Il brave l'interdit, méprise l'anathème,
Proscrit curés et clercs qui s'y sont conformés,
Par force, fait ouvrir tous les temples fermés,
Saisit les revenus des prélats réfractaires,
Je veux dire soumis... s'empare de leurs terres!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Soit! mais il est un point que je ne comprends pas!

L'ÉCOLIER.

Il ne comprend jamais.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Examinez le cas!
Les clercs veulent lui prendre une femme qu'il aime,
Il prend leurs revenus qu'ils chérissent de même!
C'est bien, je comprends! mais d'où vient qu'à ce propos
Nous, malheureux bourgeois, il nous charge d'impôts...

Et contre le clergé d'où vient que sa colère
S'exhale en surtaxant le pauvre populaire!

LE JONGLEUR.

Mais cela va de soi! C'est la loi de l'impôt!
L'impôt ressemble fort au chiendent! dans un pot,
En plein champ, au soleil, au froid, à la rafale,
Il prospère partout... grandit partout... s'étale
En toute climature!... Un ennemi survient?
L'impôt monte! De nous la peste se souvient?...
L'impôt monte! L'on part un jour pour la croisade?...
Impôt... on en revient? Impôt!... Le temps malade
Fait tout sécher? Impôt! Fait tout moisir?... Impôts!...
Guerre! inondation! grand trouble! grand repos!
Impôts! impôts! impôts! Et le beau dans l'espèce,
C'est qu'une fois monté, jamais l'impôt ne baisse;
Le *cessante causa* perd ses droits en ce cas,
Et, la cause cessant, l'effet ne cesse pas!
C'est comme une comète à lumière constante...
Ou ce qu'on nomme un arbre à feuille persistante!
Bourgeons l'été! l'hiver! bourgeons du haut en bas!
Les jeunes poussent, mais les vieux ne tombent pas!
Flot de sève incessante! éternelle verdure!...
Et cela dure ainsi depuis que l'État dure!
Nos ancêtres l'ont vu jadis, et nos enfants
Le reverront, je gage, encor dans cinq cents ans!

L'ÉCOLIER.

Vivat! vivat! Régents! cédez lui votre place!

LE JONGLEUR.

Au cœur de notre roi, voilà ce qui se passe!
Un grand malheur l'atteint! Aussitôt il se dit:

« Que ferai-je ? Comment oublier l'interdit ?
Augmentons les impôts !... » Et cela le soulage,
C'est l'application du proverbe du sage !...
Il faut tirer parti même de ses malheurs !

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Riez ! moi, je vois là de grands sujets de pleurs !

Il voit passer au fond des pèlerins.

L'ÉCOLIER.

Où vont ces pèlerins qui traversent la place ?

LE JONGLEUR.

Sans doute, en cette église, ils portent leur besace
Pour la faire bénir.

PREMIER BOURGEOIS.

Bien leur en aura pris !
C'est la dernière église ouverte dans Paris.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES PÈLERINS, puis UN CLERC.

UN DES PÈLERINS.

Frappons !

Ils frappent, une petite porte s'ouvre, un jeune clerc paraît.

LE CLERC.

Que voulez-vous?

LE PÈLERIN, *chantant.*

Pèlerins pour la terre sainte,
En suppliant, nous apportons

Nos besaces et nos bâtons
Au seuil de la divine enceinte.
Ouvrez-nous-la, par grâce! ouvrez-la, nous partons.

LE CLERC.

Nul ne peut plus franchir ce divin sanctuaire.

LE PÈLERIN.

Fermée aussi!

LE CLERC.

Posez vos besaces à terre!
Puis adressez au ciel le psaume accoutumé,
Et nous vous bénirons à travers l'huis fermé.

Il rentre.

PREMIER BOURGEOIS.

Plus d'églises! que va devenir notre ville?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

On voyait affluer en ce dernier asile...
Fidèles, pénitents, mariages, convois...

PREMIER BOURGEOIS.

Là, des cloches encore on entendait la voix!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ce doit être si triste, une ville sans cloches!

LE JONGLEUR, au pèlerin.

Pour que le prêtre entende, il faut que tu t'approches.

Les pèlerins s'approchent de l'église et chantent l'hymne suivant.

CHŒUR DES PÈLERINS.

Seigneur, vers la sainte montagne
Où Jésus pour nous s'immola,
Nous partons, ayant pour compagne
Notre besace, bénis-la.

Bénis-la, pour qu'hommes et femmes
Soient émus à son humble aspect!
Pour que nous trouvions dans les âmes
Pitié, sympathie et respect.

Bénis-la, pour qu'elle nous donne
Le bonheur de donner aussi!
Et sur nos pas, si la madone
Met un pauvre criant merci...

Que notre charité soulage
Les maux qu'en nous on soulagea,
Que notre pauvreté partage
Ce qu'avec elle on partagea!

Le jongleur se tait, les pèlerins s'agenouillent; on entend à travers la porte fermée l'orgue qui joue. Puis la voix d'un jeune clerc qui chante l'hymne suivant.

L'ÉCOLIER, à voix basse.

Le jeune clerc répond : c'est étrange et touchant
D'entendre à travers l'huis murmurer ce doux chant.

L'orgue continue à jouer.

LE CLERC, à travers la porte fermée.

Pars, pèlerin! Dieu bénit ta compagne,
Celui qui pour nous expira,
A ta besace donnera,

Pour te conduire à la sainte montagne,
Le pain que tu n'as pas semé,
Les fruits dont tu n'es pas le maître,
La chair et le lait parfumé
Des troupeaux qu'un autre a fait paître!
Il sera pour tes pas tremblants
Le guide dans les solitudes,
L'ombrage dans les jours brûlants,
Le chariot dans les lassitudes!
Le bâton dans les durs sentiers,
Le manteau dans les nuits d'orage,
Le soir, l'abri des saints moutiers,
Le port enfin dans le naufrage!

Les pèlerins, qui s'étaient agenouillés, se relèvent et prennent leurs besaces. Les bourgeois reprennent en chœur en les accompagnant.

CHŒUR.

Pars, pèlerin... pour la sainte montagne.

Pendant que les pèlerins s'éloignent accompagnés par le jongleur et les bourgeois, Ingeburge entre suivie d'un clerc. Elle porte un long voile.

SCÈNE III.

INGEBURGE, entrant avec UN CLERC.

J'arrive enfin! j'arrive!

Au clerc, lui montrant le presbytère.

Entrez ici, mon père!
Le légat nous attend dans ce saint presbytère!

Au clerc.

Ce temple est-il ouvert?

LE CLERC.

C'est, dit-on, le dernier!

Il entre dens le presbytère.

INGEBURGE.

Dans une église enfin, je vais pouvoir prier!
Depuis que j'ai franchi la tour fatale et sombre,
Avec cet humble clerc je vais fuyant dans l'ombre,
Sans trouver un autel où pleurer!... un saint lieu
Où pouvoir apaiser ma longue soif de Dieu!
Si j'étais seule, au moins, à porter ma souffrance!
Mais mon deuil est le deuil d'un peuple entier! la France
Pleure et souffre avec moi... que dis-je? hélas! par moi!
Oui! tout ce que j'ai vu de désespoir, d'effroi...
C'est mon œuvre!... Sur moi, toutes leurs larmes pèsent!
Ah! dans ce saint asile où tous les maux s'apaisent,
Courons!

On entend les premières mesures d'un chœur de femmes.

Quels chants plaintifs!

SCÈNE IV.

INGEBURGE, LE JONGLEUR, CHŒURS.

On voit entrer des femmes soutenent de très-jeunes enfants.

INGEBURGE.

Des mères! des enfants!
Oh! chers petits! on va les déposer mourants
Au pied du saint autel! Mon Dieu! fais-les renaître!

LE JONGLEUR, au chœur.

L'église à votre voix se rouvrira peut-être!

INGEBURGE, qui l'a entendu.

Fermée aussi! fermée! ah! je succombe!

Elle tombe à genoux sous le porche en s'enveloppant de son voile.
Entre un chœur de jeunes femmes avec des enfants.

UNE JEUNE FEMME.

Depuis dix jours, j'erre de ville en ville
Avec mon enfant dans les bras!
Des autels le pieux asile
Le disputerait au trépas;
Mais plus d'autel, plus d'abris tutélaires,
Tous se sont fermés devant moi!
O dernier refuge des mères
Ouvre-toi, saint temple! ouvre-toi!

LE CHOEUR.

Ouvrez-vous, portes tutélaires!
O dernier refuge des mères!
O divine enceinte, ouvre-toi!

INGEBURGE, à part avec des larmes.

Hélas!
Elle ne s'ouvre pas! Elle ne s'ouvre pas!

On voit entrer un groupe d'artisans qui se dirige vers l'église.

LE JONGLEUR, allant à eux.

A votre tour!... Qu'au ciel, en un chœur de prières,
La voix du travail monte avec la voix des mères!

CHOEUR D'ARTISANS.

Seigneur! c'est aujourd'hui votre jour et le nôtre!
Le riche a cent plaisirs! mais nous, gens de labour,
Nous, pauvres artisans, nous n'en avons pas d'autre
Que les chants du septième jour!

Vos fêtes sont nos seules fêtes!
Des cloches, les doux carillons
Chantant, lorsque nous travaillons,
Comme des oiseaux sur nos têtes,
Nous parlent, sous nos humbles toits,
Du ciel dont ils semblent descendre!...
C'est vous que nous croyons entendre.
Seigneur, rendez-nous votre voix!

INGEBURGE.

La voix ne répond pas! la voix ne répond pas!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Hélas, hélas!
La voix ne répond pas!
La porte, hélas! ne s'ouvre pas!

On entend les premières mesures d'une marche funèbre, et l'on voit paraître un groupe d'enfants en deuil.

LE JONGLEUR, allant à eux.

Ne perdons pas courage, orphelins!... que vos plaintes
A votre père mort ouvrent les portes saintes!

CHŒUR D'ORPHELINS.

Seigneur, nos vêtements de deuil
Et nos larmes, et ce cercueil
Disent assez notre misère,
Nous avons perdu notre père!

DEUX VOIX D'ENFANTS.

Nous avons perdu notre père!

LE CHŒUR, avec désespoir.

Si vous refusez à son corps
Les saintes prières des morts,

Cette dépouille auguste et chère,
Va donc rester gisante à terre,
Objet d'horreur et de dégoûts...
O toi, dont la bonté préfère
A tous les noms le nom de père,
Prends pitié d'enfants à genoux!...
A leur filiale prière,
O divine enceinte, ouvrez-vous!

INGEBURGE, à part avec désespoir.

Elle ne s'ouvre pas!...

CHŒUR GÉNÉRAL.

Hélas! hélas!
Elle ne s'ouvre pas!
Hélas! hélas!

LE JONGLEUR, les interrompant.

Eh bien donc, venez tous!
Vous qui m'environnez! et vous aussi! vous, vous,
Que mes yeux ne voient pas, mais dont partout dans l'ombre
J'entends gémir au loin la voix plaintive et sombre,
Coupables, innocents, moribonds, fiancés,
Peuple des opprimés, peuple des délaissés,
Cœurs altérés d'espoir, cœurs navrés de souffrance,
Voix de la France enfin, grande voix de la France,
Lève-toi!... comme nous, jette un long cri de deuil!
Assiége de tes pleurs cet implacable seuil!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Au nom du désespoir de tous,
Pitié pour la douleur! pitié pour l'innocence!

Pitié pour la France!
Ouvrez-vous, porte sainte! ouvrez-vous! ouvrez-vous!

INGEBURGE, avec désespoir.

Elle ne s'ouvre pas! elle ne s'ouvre pas!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!
Elle ne s'ouvre pas! elle ne s'ouvre pas!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE ROI, GARDES.

LE ROI.

Les portes s'ouvriront! Qu'aujourd'hui le saint-père
Fasse tomber sur moi l'éclat de sa colère,
Soit! en bravant ses lois, j'ai mérité ses coups!
Mais vous frapper pour moi! mais me frapper en vous!
Mais oser vous ravir ce dernier sanctuaire!
J'accours vers vous, brûlant de pitié, de colère!
Et tout haut je le jure au nom... au nom... de moi!
Moi, votre protecteur, votre appui, moi, le roi!
Moi qui gouverne seul cette terre chrétienne,
Qu'une voix seule ici commandera, la mienne!

A ses gardes.

Enfoncez cette porte!

Le Chœur se recule.

INGEBURGE, à part.

O ciel!

LE ROI.

Pas de délais!
Quant aux prêtres eux-mêmes, à l'autel traînez-les!
De notre Seigneur Dieu se croient-ils donc les maîtres?
C'est pour le servir, non pour régner, qu'ils sont prêtres.

Avec véhémence, aux gardes.

Allons!

LE JONGLEUR.

La porte s'ouvre!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LANDRESSE. *On voit s'ouvrir la porte, et, sur le seuil, debout et seul, Landresse.*

LANDRESSE, *très-froidement.*

A quoi bon ce fracas?
Des armes? à quoi bon contre qui n'en a pas?

LE ROI.

C'est toi! je le savais! je savais ta présence!
Mais je te montrerai si ma toute-puissance...

LANDRESSE, *très-froidement.*

Ta puissance... à quoi bon? Roi, ton orgueil voulait
Que l'église, soudain fût ouverte... Elle l'est!
Tu jurais d'en franchir le seuil... Qui t'en empêche?
Voici le temple! viens! le saint Dieu de la crèche
Ne le défendra pas, il n'est plus sur l'autel!
Ne crains pas des martyrs le pouvoir immortel,

Leurs reliques aux murs ne sont plus suspendues;
Les voilà, près des croix, sur la terre étendues!
Tout est vide! l'autel ainsi que le clocher!
Qui donc t'arrête encor? Viens! tu n'as qu'à marcher
Sur le corps de ton Dieu... sur les saints et leurs restes!...
Qu'est-ce donc que cela?... Voyons!... entre!

Le roi reste immobile.

Tu restes
Comme pétrifié!

LE ROI, avec énergie, faisant un pas vers l'église, comme pour en franchir le seuil.

Non!... je...

Landresse s'écarte devant lui. Le roi, atterré par la vue de la croix posée sur le seuil, s'arrête malgré lui.

Je ne peux pas!

Il tombe agenouillé.

LANDRESSE.

Que ce temple fermé ne s'ouvre plus!

La porte de l'église se referme. Toute la foule reste immobile et éperdue.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins LANDRESSE.

LE JONGLEUR, à voix basse.

Hélas!
Malheur sur nous!

TOUS, à voix basse.

Malheur!

INGEBURGE, toujours agenouillée.

C'est affreux!

LE ROI, se relevant tout à coup avec fureur

Honte et rage!

Se nommer roi de France et subir cet outrage!
Que dis-je?... l'accepter!... Oh! malédictions
Sur toi, funeste objet de nos dissensions!...
Étrangère maudite!

INGEBURGE, à part, avec terreur.

Oh! seigneur Dieu!

CHŒUR.

Anathème sur l'étrangère!

INGEBURGE, à part, avec terreur.

J'expire!

CHŒUR.

Au nom de nos enfants!

INGEBURGE, à part.

Oh! tout mon cœur se brise!

CHŒUR.

Au nom de notre père!

INGEBURGE, à part, avec désespoir.

O mon Dieu, le délire!

CHŒUR.

Anathème à l'étrangère!

INGEBURGE, s'élançant au milieu d'eux.

Grâce! grâce! pitié! ne me maudissez pas!

LE ROI.

Elle !

LE CHŒUR DE DROITE.

Anathème !

INGEBURGE, se sauvant à gauche.

Grâce !

LE CHŒUR DE GAUCHE.

Anathème !

INGEBURGE, se sauvant au fond.

Pitié !

LE CHŒUR DU FOND.

Anathème !

INGEBURGE, s'élançant du côté de l'église.

Pitié !... Je meurs !...

Le roi a fait de vains efforts pour les arrêter. Ingeburge va tomber sur les marches de l'église, en s'écriant d'une voix étouffée.

Hélas !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS, entrant vivement.

Arrêtez ! Osez-vous faire tomber vos haines
Sur un si noble front ?

UN HOMME DU PEUPLE.

La reine !

LE JONGLEUR.

Les deux reines!

AGNÈS, froidement et avec dignité, montrant le peuple au roi.

Qu'ils s'éloignent!

LE ROI, au peuple.

Partez!

La foule s'éloigne.

AGNÈS, à Philippe.

Toi-même, éloigne-toi!

LE ROI.

Pourquoi?

AGNÈS.

Pas de témoin entre Ingeburge et moi!
Laisse-nous.

LE ROI.

Que veux-tu?

AGNÈS.

Finir notre misère.

LE ROI.

Mais comment?

AGNÈS.

Crois en moi : je t'aime et je suis mère.

Philippe sort.

SCÈNE IX.

INGEBURGE, AGNÈS.

INGEBURGE, d'une voix tremblante d'indignation.

Que voulez-vous ?

AGNÈS, avec dignité et émotion.

D'abord, vous demander pardon !...
Pardon de vos douleurs et de votre abandon !
J'ignorais tout hier !... Je sais tout à cette heure !...
Et devant vous, ô reine, Agnès s'incline et pleure !

INGEBURGE, avec amertume.

Oui !... Vous m'appelez reine !... Et mon trône est à vous !...

AGNÈS.

Pas de reproche amer ! Ici, que sommes-nous ?...

INGEBURGE, avec explosion.

Les deux rivales !...

AGNÈS, avec force.

Non, reine !... Les deux victimes !...

INGEBURGE, avec indignation.

Une victime !... vous?

AGNÈS.

Oui ! car, pure de crimes,
Je sens peser sur moi le fardeau d'un forfait,
Et j'ai tous les remords du mal sans l'avoir fait !

INGEBURGE.

Qui vous amène enfin?

AGNÈS, avec embarras.

J'hésite!... à votre vue...

INGEBURGE.

Oh! partez!... oh! partez!... Car votre aspect me tue!...

AGNÈS, avec résolution.

Eh bien, soit!... Car, enfin, ce qui ne se peut pas,
C'est que la France s'use en de pareils débats!...
Qu'un grand prince, un grand peuple, et des millions d'âmes
Dans un péril mortel soient jetés pour deux femmes!...

Avec énergie.

Il faut qu'une de nous disparaisse!...

INGEBURGE, vivement et avec amertume.

Et c'est moi!
J'ai compris! Vous voulez qu'obéissant au roi,
Je signe mon divorce!...

AGNÈS, après un silence.

Oui!...

INGEBURGE, allant droit à elle.

Pour toucher mon âme,
Sur quel charme inconnu comptez-vous donc, madame?
Est-ce sur le récit des pleurs de mon époux?
Sur votre amour pour lui, sur son amour pour vous?

AGNÈS.

Quand je l'aurais osé!... quand j'oserais vous dire
Que, reine, vous seriez une reine martyre,

Que, d'un époux blessé, le courroux, le dédain,
Les cruautés...

INGEBURGE, *avec explosion.*

Eh bien, méritons-les enfin !
Loin de moi patience et pardon des injures !
Depuis assez longtemps, en proie à vos tortures,
Je vais, me consumant dans les pleurs et l'effroi,
Il faut qu'une autre enfin tremble et souffre par moi !
Ma présence, mon droit, les pleurs de cette terre,
De votre royauté feront un adultère,
Et cet hymen fatal qui vint me détrôner,
Si l'on ne peut le rompre, on peut l'empoisonner !

AGNÈS, *avec un cri de désespoir.*

Ah !... mes fils sont perdus !...

INGEBURGE, *qui avait remonté la scène après son imprécation, se retournant tout à coup à ce cri.*

Vos fils !... Eh quoi !... qu'entends-je ?...
C'était pour vos fils ?...

AGNÈS.

Oui !... Voilà l'espoir étrange,
ur désespéré, le devoir tout-puissant.
me jette à vos pieds !...

S'attendrissant malgré elle.

C'est le sang de mon sang,
C'est la chair de ma chair que je défends, madame !...
Ah ! si je n'avais dû déchirer que mon âme,
Je fuirais à l'instant, trône, palais, époux...

Avec conviction.

Car ce trône est le vôtre... et l'épouse, c'est vous !...

Avec larmes.

Mais j'entraîne mes fils, hélas ! dans ma misère !...

En perdant un mari, je leur enlève un père !
Je les voue à l'exil, je les livre au mépris !
Dieu !... que n'êtes-vous mère !... oh ! vous auriez compris
Qu'on peut tout supporter... tourments, dangers, alarmes,
Tout, hormis le malheur de ses enfants !... leurs larmes
Vous ôtent la raison !... Et vous auriez pitié
De cette pauvre femme égarée à moitié,
Qui vient vous demander... c'est vraiment du délire !...
Vous demander, à vous, votre propre martyre !...
Mais enfin ce martyre, il n'atteindrait que vous !
Que dis-je ? vierge pure et sainte aux yeux de tous,
Votre honneur reste entier après votre ruine.
Mais moi, qui fus à lui, me voilà concubine !
Et mes enfants, flétris du vil nom de bâtards...

Se jetant à ses pieds.

Eux ! grâce !

INGEBURGE.

Laissez-moi !

AGNÈS.

Je vois dans vos regards...
Que votre cœur...

INGEBURGE, *se parlant à elle-même avec la plus grande agitation.*

Non ! non ! moi ! tout céder à celle
Qui m'a tout enlevé !

AGNÈS.

Mes fils !

INGEBURGE.

Quitter pour elle...
Pour elle, seul auteur de tous mes maux...

AGNÈS.

Mes fils!

Avec larmes.

Si je pars avec eux... pour moi seule proscrits,
Ils me reprocheront peut-être leur martyre!...
Peut-être ils maudiront qui les a fait maudire!...
Peut-être sous mes yeux et jusque dans mes bras...

Avec désespoir.

Vous ne m'écoutez pas!... vous ne m'écoutez pas!...
Adieu donc! de l'exil je vais prendre la route!...

Commençant à s'éloigner.

Je ne vous en veux pas!... J'exigeais trop, sans doute!...
Vous n'avez, après tout, fait qu'user de vos droits,
Et votre noble cœur en souffre... je le vois...
Merci!... Régnez heureuse... et que, dans sa clémence,
Dieu vous l'épargne, à vous, cette douleur immense...
De voir...

Éclatant en sanglots.

O mes enfants! plus d'espoir qu'au tombeau!...

INGEBURGE, *qui, pendant ces vers qu'Agnès prononce en partant, a paru en proie à un violent combat.*

Non! mieux vaut être encor martyre que bourreau!

AGNÈS, *s'arrêtant, se retournant, sans oser encore avancer.*

Qu'avez-vous dit? ô ciel!

INGEBURGE.

Que d'un pareil supplice
Je ne serai jamais instrument ni complice!...

Lui ouvrant les bras.

O ma sœur d'infortune! en mes bras! en mes bras!...

AGNÈS, *courant à elle et se jetant dans ses bras.*

Dieu!

INGEBURGE.

Je consens à tout!

AGNÈS.

Vous ne me trompez pas?...

INGEBURGE.

Je me soumets à tout!

AGNÈS, se jetant dans ses bras.

O grande âme! grande âme!

Mes fils sont là!

Se dégageant et appelant ses enfants.

Venez!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LANDRESSE.

LANDRESSE, arrêtant Agnès.

Pas encore, madame!

AGNÈS.

Le légat!

INGEBURGE.

Lui!

AGNÈS.

Sa voix me fait peur!

LANDRESSE.

Laissez-nous!

Agnès sort.

SCÈNE XI.

INGEBURGE, LANDRESSE.

INGEBURGE.

Quand je veux m'immoler, pourquoi m'arrêtez-vous?

LANDRESSE.

Vous n'avez pas le droit d'accepter cet outrage!

INGEBURGE.

Ah! ne me parlez plus de fierté, de courage!...
Je ne puis plus lutter, je ne puis plus souffrir!

LANDRESSE.

Il le faut, cependant!

INGEBURGE.

A quoi bon? Pour mourir
De douleur sur ce trône où votre voix m'appelle!
Quand j'y remonterais, elle l'a bien dit, elle!...
Quelle serait ma vie?

LANDRESSE.

Eh! s'agit-il de vous?

Avec émotion.

O reine! vous savez si je gémis des coups
Dont vous frappe une haine implacable et sinistre,
Mais de Dieu, pensez-vous que l'auguste ministre
Sur un royaume entier jetterait l'interdit,
Traiterait un grand roi comme on traite un maudit,

Viendrait à tout un peuple ôter le pain de l'âme,
Pourquoi? Pour essuyer les larmes d'une femme?
Non!... Pour les maux d'un seul, ou le crime d'un seul,
Sur des milliers de fronts jeter ce noir linceul,
Serait une action d'iniquité profonde!
On peut frapper un peuple! oui! pour sauver un monde!

INGEBURGE, avec crainte.

Mon père!

LANDRESSE.

Jugez mieux vos devoirs et vos droits!
Vous êtes, comme nous, ministre de la croix!
Lorsque Dieu veut purger la terre d'un grand crime,
Il prend pour ce dessein quelque pure victime,
Dont les douleurs, devant l'univers révolté
Protestent pour le droit et pour la vérité!
Tel est votre destin! Êtes-vous un pauvre être
Plus ou moins torturé par un indigne maître?
Non! vous représentez le lien conjugal!
Du divin sacrement, votre nom est l'égal!
De votre sexe entier, vous défendez la cause!
Et vous ne pouvez pas, quoi que sur vous l'on ose,
Déserter votre droit, car il n'est pas à vous;
Déserter vos malheurs, car c'est le bien de tous!

INGEBURGE, avec résolution.

Eh bien, soit! j'y consens! j'accepte mes tortures!
Qu'elles soient la rançon des épouses futures!
Je suis prête à porter la couronne ou la croix:
Mais, pour condition, je veux...

Allant à Agnès, qui entre avec ses enfants.

Venez tous trois!

AGNÈS.

J'ai tout entendu!

INGEBURGE.

Non! pas tout encor!

A Landresse.

Mon père!

Vous voyez ces enfants, vous voyez cette mère!
Eh bien, si, pour remplir vos ordres tout-puissants,
Sur la mère innocente et les fils innocents
Je dois faire tomber la honte et la misère...
Je ne le ferai pas! je ne veux pas le faire!

LANDRESSE.

Madame!

INGEBURGE, avec énergie.

J'aime mieux désobéir à Dieu!

Mouvement de Landresse.

Vivement.

Il reste un autre espoir! Jurez par le saint lieu,
Jurez par votre rang, jurez par le saint-père,
Que, si du trône, hélas! je gravis le calvaire,
Mon supplice effaçant leur crime originel,
Ses fils légitimés deviendront les miens.

AGNÈS.

Ciel!

LANDRESSE.

Je le jure!

AGNÈS, avec douleur.

Les perdre! eux!

INGEBURGE.

Non! leur donner deux mères!

AGNÈS.

Mais les perdre pourtant!

INGEBURGE.

Hélas! de vos misères
Je ne puis, ô ma sœur, guérir que la moitié!
Oh! si, là, dans l'instant, Dieu voulait, par pitié,
De moi faire une morte, et de vous, une reine,
Combien je bénirais sa bonté souveraine!
Mais, puisqu'il nous condamne à souffrir toutes deux,

Prenant les enfants.

Oublions-nous en eux!... immolons-nous pour eux!
Pour eux et pour la France! Oui! pour ce noble office,
Réconcilions-nous en un beau sacrifice;
Vous, en quittant celui que vous aimez!... et moi,
M'unissant pour un jour à qui me hait!

AGNÈS.

Eh quoi!
Que dites-vous? un jour!

INGEBURGE.

Au cœur je suis frappée!
Ma mort fera pour vous de la place usurpée
La place légitime!... et, jusqu'à ce moment,
Sur eux je veillerai si maternellement,
Je remplirai si bien leur cœur de votre absence...

Montrant l'aîné des enfants.

Je l'instruirai si bien, lui! comme un fils de France!

AGNÈS, avec un cri de joie.

Lui, roi!... Tous deux sauvés! Adieu! je pars! mon cœur
Au cloître emportera leur gloire pour bonheur!

On entend le chant de l'orgue.

Quel est ce chant?

LANDRESSE, du haut des marches de l'église, où il est remonté.

La voix du Seigneur! Cloche sainte,
Proclame le pardon! et toi, divine enceinte!
Rouvre-toi!... L'interdit est levé!

Les cloches sonnent avec force. Le peuple, et le jongleur en tête, accourent aux sons de l'orgue.

RÉCITATIF.

LE JONGLEUR.

Qu'ai-je entendu?
Notre Dieu nous est-il rendu?
Oui! c'est le cri de délivrance!

CHŒUR, entonnant l'hymne avec force.

Peuple de France
Fais trêve à tes douleurs!
Que l'hymne d'espérance
Succède aux.....

Le chœur s'arrête à l'entrée du roi; la musique joue sourdement pendant le commencement de la scène.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI, entrant.

AGNÈS, l'apercevant.

Seigneur Dieu !

Lui !

Elle met ses enfants dans les bras d'Ingeburge et s'agenouille devant elle.

LE ROI.

Qu'entends-je ?

LANDRESSE, lui montrant les deux femmes réunies.

Regarde.

LE ROI.

Agnès !...

AGNÈS, se relevant.

Philippe, adieu !

LE ROI.

Toi, partir !... Et tes fils ?...

Il va pour s'élancer vers elle.

AGNÈS.

Mes fils !...

Montrant Ingeburge.

Voilà leur mère !

LE ROI. Il s'élance vers Agnès.

Tu ne partiras pas !

LANDRESSE, l'arrêtant et lui montrant le peuple à genoux.

Écoute !

CHŒUR, suppliant et à voix basse.

O mon roi ! du peuple qui t'aime
Écoute les plaintifs accents!
Veux-tu livrer à l'anathème
Ceux que tu nommes tes enfants?

LE ROI, ému.

Angoisse amère!

CHŒUR, suppliant avec plus de force.

Oui, c'est leur amour qui t'implore!
Que, rendus au Dieu de leur foi,
Ils puissent le prier encore,
Afin de le prier pour toi!

LE ROI, en proie à un violent combat.

Mon peuple! Agnès! Agnès!

CHŒUR, suppliant plus ardemment encore.

Il est aussi leur providence,
Dans les jours tristes et joyeux!
Père qui règnes sur la France,
Rends-nous celui qui règne aux cieux!

LE ROI, après un moment de combat, tombant à genoux.

Je suis vaincu, Seigneur!

LANDRESSE.

Roi, tu n'es pas vaincu; l'Évangile est vainqueur!

Le chœur éclate avec force, au bruit des cloches et de l'orgue.

CHŒUR FINAL.

Peuple de France,
Fais trêve à tes douleurs!
Que l'hymne d'espérance
Succède aux pleurs!

Dieu nous écoute!
Dieu nous rend le saint lieu!
J'ai retrouvé la route
Qui mène à Dieu!

Sainte prière,
Remonte à l'éternel!
Unis encor la terre
Avec le ciel!

Pendant le chœur, Agnès a commencé à s'éloigner. Ingeburge s'est levée, et, debout, les yeux au ciel, étend la main sur la tête des enfants. Agnès par un dernier effort s'élance au dehors.

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.